

« Ma passion était la mer et ce fut ainsi que je commençai à réfléchir à un ouvrage en mesure de résister à l'assaut des vagues. » /pages 2-7

JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP · Association d'usagers des Bains des Pâquis · www.bains-des-paquis.ch

numéro 2 · été 2010 · CHF 2.-

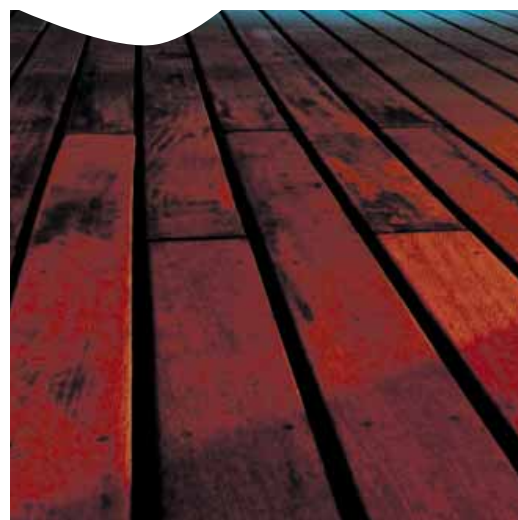
Venu nu, nu venu, venu nu, venu nu /
Petit bonhomme ému / à neves veines nu venu // Non
vénéneux venu nu / Venu nu / Petit bonhomme ai vu / Non venimeux
venu nu / Ardent et simple petit bonhomme ai vu / A pieds et sur les mains venu
nu // Venu neveu nouveau par le monde rapide et beau / d'un tonton tête nouveau venu
/ tournoyé des trente-six blondes hélices / pour peu diable qu'elles embrassent la grande gloire
fauve de la mer / et les ferveurs alambiquées que l'on arrache au mieux si fier // Il a petit bonhomme
ému / maison furtive aux nuits de neige chez le loup blanc / Il a tanière au grand velours des soirs rosés chez
le loup bleu / Il a caverne jusqu'aux plafonds d'onyx chez le loup noir / Il est du jour / Il est de la nuit / Petit
bonhomme ému / Il tient par la lame entre ses vieilles dents solides / le grand couteau si rigolé de vivre / Comme un
chacun qui aime la peau si douce / Même aujourd'hui si distendue du monde // Il est du temps sacré brûlant qui dure /
Petit bonhomme ému / Il est du temps qui file par les grèves à quatre pattes / Et les graviers fleurissent à la caresse fertile de
ses si souples coussinets // Oh viens que l'on galope enfin d'un grand galop d'iguane / Car l'amour est fertile / Car son jeu de
foudre, car son jeu de nacre joue pire qu'ardent // Et cela je vous le carabine jusqu'à l'acier mordant du perceur/ oui je vous le jure
car c'est la fée Zigzag, princesse de Zoug / qui, il y a quinze jours à mon oreille de vieil abricot doucement / O si tendrement me l'a dit
// Et je vous en prie, quand c'est la joie, on articule / quand c'est si beau, quand c'est si haut devant / on mange sa casquette à commencer
par la visière / à son chien noir on donne shampoing de bière / que brille enfin sous le soleil son musculeux manteau // Et elle m'a dit aussi
la fée Zougzoug / Que venu nu le petit bonhomme ému // Il est coiffeur, il est barbier du corbeau blanc / Il est lisseur de plumes au corbeau
bleu / Il est aux charbons fous / il est à la pluie de braises du corbeau noir / Il est de la nuit traversée / Il est du tout petit matin sur la pointe
des pieds / Il est du temps compté sur la nuque de chacun qui court / Venu nu, nu venu / Petit bonhomme ému // Car cette nuit que vous
dormiez / A pleins draps écartés au fin fond fou profond des larges fleurs / il se passa de l'autre côté assombri de la terre / il se passa de l'autre
côté violet du monde / une épingle terrible, un combat de Titan // Oui petit bonhomme ému au versant noir de la terre a vu / Comme la
mangouste le cobra / La lune mordre à pleine nuque le soleil / Oui petit bonhomme ému venu nu / a entendu les os d'or de la nuque du soleil
craquer juteux dans la violette nuit / en l'autre face du monde sous la mâchoire phosphorescente de la lune / et ce fut je vous le jure un bruit
humide et déchiré comme d'un bon kilo d'un seul coup énuqué de sardines au sac plastique serré du magasin. // Ah qu'en leur haine niaise
retombent toutes guerres / Levez-vous partisans du fieffé grand beau d'être / Déployez-vous par toutes plaines lièvres bénis / de la saccade
tendre et de la secousse verticale // Non ne versez plus le sang du ciel / N'arrachez plus fleuves à leur lit / Au fond du lac roulent les muscles
ténébreux du Rhône / N'arrachez pas les gonds de la porte délavée / N'arrachez pas les fruits de la porte ruisselante // Je vous salue libres
naïades / je vous salue perceurs vivants du tunnel bleu / Je te salue scarabée d'or / à la levée comme un pain dans la gueule du matin franc
/ Et vous dindons arrachés d'espérance et gloussant violets des gorges / Coqs rouges courant en feu sur les charpentes / Coqs rouges au
chant trois fois risqué // Six mille cœurs jetés au feu et vous les roses / Aux yeux vivants parfums suaves des épines // Je te salue ciel
allumé d'argent sauvage / Petit bonhomme ému par le fleuve venu nu / Venu par le Rhône aux granits doux et rauques / Venu de la
montagne raide du haut vide / Où tourne effrayée la nuque avide et stupide des hommes // Venu des glaciers bleus qui chaque
nuit pointent aux étoiles / Ayant roulé longtemps mes galets polis bien mieux que des œufs / Dans le fleuve-lit de nature ravagé
par l'aveuglée des hommes // Ils ont bandé les yeux de la balance / Ils ont coulé jusqu'au fin fond des amygdales / Le plomb
fondu dans le gosier des anges // Il y a des roses en feu dans le ciel / Il y a du safran en flammes dans le ciel / Il y a du
safran, il y a du corail / Il y a une barrière d'oranges contre toute barbarie / Chaque matin levés dans le ciel // Venu nu,
nu venu, venu nu / petit bonhomme ému s'agenouille et s'écrie // Il ne restait que deux poules sur la terre /
La poule nord et la poule sud / Je les ai lâchement laissé fondre toutes les deux / J'ai rien pu faire pour
les œufs // Ne versez pas / par la terre deux fois trouée / le sang si bleu du ciel // Voyez quelle
puissante tisane rouge court en vos veines caves / Tempes tambours où va le pouls
battant d'un dieu / Que vous êtes nom de dieu à chaque seconde vous-mêmes //
C'est ce qu'il chante le crapaud à ventre d'or / Elle me l'a dit Ella Zigzag /
Elle me l'a dit la fée de Zoug / à la bonne aubaine / de l'aube
aux bains / le petit jour est aux oiseaux



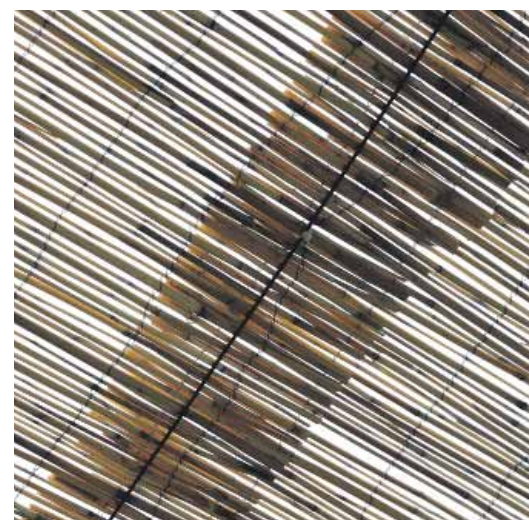
La plage des Eaux-Vives
se dessine
/pages 8-9



Carte blanche à
Steeve Iuncker
/pages 12-13



Les sirènes
de la Limmat
/page 14



Une journée
de la vie des Bains
/pages 18-19

ÉDITO

Utopies balnéaires

Depuis 20 ans, la jetée s'amuse sous de faux airs bons enfants d'association, de plage estivale ou de spa durant les mois de grands frimas. Elle se cachait entre son phare et son petit pont. Mais sous ces apparences se préparait une sourde révolte indépendantiste, pour rejoindre par le chemin des écoliers les utopies les plus folles de se vouloir une nation.

En ce premier jour d'été, l'AUBP s'est donc officiellement déclarée République indépendante et éphémère, scellant en son sol une ancienne borne frontière. La scission est désormais consommée entre notre presqu'île et la ville, le canton et ce beau pays de carte postale.

Notre constitution est établie sur la charte des valeurs, seule faisant force de loi. Et pour reprendre la devise de l'abbaye de Thélème, chère à Rabelais dans ses utopies, nous proclamons nous aussi «Fais ce que tu voudras» avec néanmoins cette indispensable coda, «pour autant que ton voisin s'y retrouve».

A l'occasion de cette déclaration d'indépendance, chacun des citoyens de ce nouvel état a avancé sa montre d'une minute, gage de ce que notre République est toujours en avance sur son temps et sur les idées consensuelles. Le franc suisse, bien que toujours accepté, a été aboli et notre nouvelle monnaie, à parité fixe avec le franc suisse, est désormais le kilo de moules zébrées.

Toute personne désirant devenir citoyen/citoyenne de notre jeune république peut le faire en achetant son passeport estival au prix exceptionnel de cinquante kilos de moules zébrées. Avec l'avantage de ne pas vivre les encombrements et autres embouteillages généralisés à notre frontière, ni de devoir payer la taxe douanière habituelle (deux kilos de moules zébrées à chaque passage).

Constitutionnellement, la République indépendante et éphémère des Bains des Pâquis s'est dotée d'un président, le Seigneur des Mouches, et de son Premier Ministre, Vendredi. Pour les finances, d'un grand argentier, le Seigneur de la Moule. Quant au Ministère des rumeurs et des bruits qui courent, c'est le Seigneur de la Carpe qui a été élu à ce poste sensible. En espérant que vous serez nombreux à nous rejoindre.

Longue vie donc à la République indépendante et éphémère des Bains des Pâquis.

La rédaction

Une bouteille à la mer

Il est des mots qu'on ne trouve pas sous la queue d'un âne. Le roi Zosimo vous le dira.
Il est des mots qu'on ne lit que dans les livres.

PHILIPPE CONSTANTIN

Thomas More n'y est pour rien. Il n'a fait qu'envelopper d'un vocable une idée plus vieille que l'humanité, plus vieille que le plus vieux métier du monde. Il invente en 1516 une île qu'il nomme du joli néologisme d'*Utopia*, sans se douter probablement que ce mot traversera les siècles; que d'île, il deviendra le rêve de toute l'humanité future.

Son préfixe, *eu/ou*, venu du grec comme il se doit, peut s'entendre en anglais comme «heureux» ou comme «négation». Ainsi ce pays où coule un fleuve sans eau, narré par un personnage au nom prémonitoire «d'habile à raconter des histoires», se définit-il autant comme un endroit inexistant que comme une terre de bonheur.

Pourtant ces fantasmes existent depuis longtemps, sans qu'on ne les ait jamais nommés ainsi. Qu'on songe aux représentations des mains négatives contre les parois des cavernes, aux scènes de chasses sur ces mêmes parois, évoquant des pays de Cocagne; qu'on songe à la cité de Platon dans *La République*, à *l'Histoire vraie* de Lucien ou encore à la *Cyropédie* de Xénophon.

De tout temps l'homme puise à la source de son imaginaire ces chimères pour s'inventer des paradis terrestres, peut-être dans l'idée de contrer ces autres paradis qu'offrent les religions et qui semblent être par trop virtuels.

L'époque de More exige que ces Eden se trouvent sur des îles, découvertes par d'improbables voyageurs. C'est aussi par ailleurs le moment de l'expansion de la navigation hauturière qui, en effet, laisse la porte ouverte à toutes les imaginations. Aux récits parfois douteux de marins, le philosophe vole le rêve de l'inaccessible. Quand, plus que le philosophe encore, ce n'est pas l'écrivain qui s'y met pour nous transporter vers les pays de

Gulliver ou de Gargantua, sur la lune ou vers quelque utopie libertine.

Mais tout cela précède encore l'entrée de l'utopie comme mot commun dans l'usage des dictionnaires. La politique s'en empare alors pour l'élever comme modèle de société. Il traverse comme un brûlot la Révolution française avant de rebondir sur les penseurs du siècle suivant, qualifiant dès lors toutes les doctrines socialistes ou anarchistes.

Pourtant, la Révolution de 1789 a fait cette erreur qui condamne et tue le sens même du mot. Sur son drapeau, le terme de Liberté est incompatible avec l'utopie. Peu avant déjà, Montesquieu ou Locke le disaient: l'égalitarisme est liberticide.

Rares sans doute sont les mots qui se définissent mieux par leur contraire que par leur sens propre. Trois cents ans après Thomas More, Stuart Mill crée dans une allocution au parlement britannique, la contre-utopie (la *dystopie*) moins connue indubitablement puisque son sens définit plus sûrement que n'importe quelle autre explication l'utopie.

Qu'on relise tous les textes. Ils sont froids à confesser la même idée. La proposition est toujours d'une idoine mathématique rigoureuse, presque névrosée. Les villes, comme les personnes, se construisent et se clonent sur un modèle unique et multipliable à l'infini. Où se trouverait donc la liberté dans un tel système? Les philosophes y ont d'ailleurs pensé. A la suppression du libre-arbitre bien sûr, mais aussi et surtout à la répression de ceux qui voudraient contester ce paradis qu'on leur offre. Thomas More imagine faire des réfractaires des esclaves; quant à Tommaso Campanella, si célèbre pour sa fameuse et inénarrable *Cité du Soleil*, il propose que les sodomites marchent sur la tête.

Quelques pédagogues des lumières tenteront cette expérience d'une éducation parfaite sur l'Infant de Parme, Ferdinand. En faire un homme éclairé et éclairant. Un échec en demi-teinte. Sans doute brillant et intelligent,

l'Infant n'en sortira qu'avec le sentiment désespéré d'un formatage qui contrariait ses aspirations et vers lesquelles il retournera sitôt libéré de ces précepteurs.

On devine déjà ici la dérive qui conduira à l'étatisme exacerbé, aux dictatures. Les écrivains ne se sont pas gênés pour pasticher ces utopies-là. Bradbury, Zamiatine ou Orwell qui, dans *La Ferme des Animaux*, évoque cet état dans lequel «il y a des citoyens plus égaux que les autres».

Il y aura sans doute eu un oubli majeur dans l'élaboration de toutes ces fantasmagories. Que derrière les idées il y a des hommes. Que ceux-ci ont leur caractère et leurs aspirations. Il est certain que la quête du bonheur appartient à tous. Mais de quel bonheur parle-t-on? Et de quelle manière pense-t-on y accéder? Il n'est pas sûr que nous ayons tous la même réponse. Il n'est pas sûr non plus, que ces idéales sociétés ne manquent du relief qui fait dire qu'on aime la vie.

L'ultime utopie ne serait-elle donc pas là finalement, juste devant nos yeux, une société idéalement républicaine, dans le vrai sens du terme, à savoir: que la «chose», le débat, sont entièrement publics. Une vraie forme d'autogestion, avec tous ses défauts et toutes ses crises, toutes ses inégalités et toutes ses injustices, mais qui au bout du compte se révélerait peut-être la somme de tous les rêves. Une notion enfin de liberté dans ce mot, et le fantasme pour chacun, dans le territoire de son imagination, de s'inventer des Icarie à sa mesure, sans seigneurs ni dieux.

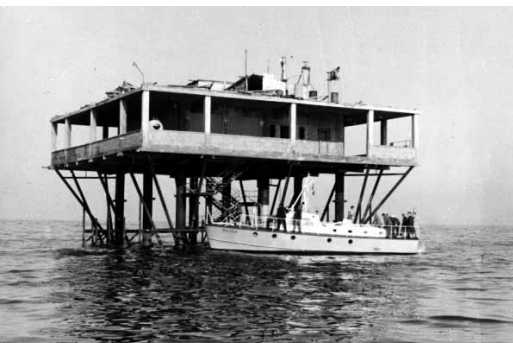
Oui, le roi Zosimo vous le dira: il est des mots qu'on ne trouve pas sous la queue d'un âne. Et, puisqu'il le faut, nous continuerons encore et toujours à user de ce fameux mot de Thomas More, nous imaginant encore et toujours de nouvelles dictatures si douces à nommer.

Le texte de la page Une est de Jean Firmann.

La fille, le canard et le jeune



aloyz lolo 21.06.10



Il faut parfois une tonne de dynamite pour que naisse une légende

1080 kilos exactement pour l'île des Roses : déclenchée par les artificiers de la marine militaire italienne le 13 février 1969, la déflagration fait ployer les pilotis sur lesquels reposent les 400 m² de la plateforme, surgie des flots de l'Adriatique, 11 kilomètres au large de Rimini et proclamée république indépendante le 1^{er} mai 1968.

NIC ULMI



« La seule guerre que l'Italie ait jamais été capable de gagner », ironisera 40 ans plus tard le Bolonais Giorgio Rosa, bâtisseur de la construction marine. Née comme une bizarrerie balnéaire juste en-dehors des eaux territoriales, promue *micronation*, courue par les estivants et par les médias, auréolée de mystère et de soupçons plus ou moins échevelés (tripot? bordel flottant? radio pirate? débarcadère pour sous-marins soviétiques? point d'appui pour soutenir ou pour déstabiliser le régime albanais d'Enver Hoxha?), l'île engloutie se convertit posthument en utopie.

Il faut pour cela une tonne de dynamite, oui, mais aussi une coïncidence du calendrier. D'un côté, mai 1968 et ses universités occupées. De l'autre, l'euphorie plagiste des *sixties* en Italie, qui lance le tourisme de masse à Rimini et plonge la Riviera romagnole en plein boom balnéaire. En toile de fond, la guerre froide. Et au milieu, un homme qui a priori n'a rien à voir avec tout ça : pas un soixante-huitard, ni un magnat des plages, mais un ingénieur porté par un rêve évoquant davantage la cabane dans l'arbre d'un petit garçon qu'une utopie communautaire ou le grand geste d'un entrepreneur mégalomane. Il veut, dira-t-il, « voir fleurir les roses sur la mer »...

« Il me vint une idée, au cours d'une villégiature à Rimini », racontera Giorgio Rosa. On est alors en 1957. Que veut-il faire? Ce n'est pas tout à fait clair, les cinq décennies écoulées entre l'idée et le récit ayant déposé leurs couches sur le souvenir. « Ma passion était la mer et ce fut ainsi que je commençai à réfléchir à un ouvrage en mesure de résister à l'assaut des vagues. »¹ Quoi d'autre? « Pour être sincère, mon projet initial était de construire quelque chose de libre par rapport aux brides et aux rets bureaucratiques, qui ne coûterait pas beaucoup. Sur la terre ferme, la bureaucratie était étouffante... Nous voulions ouvrir un bar et une trattoria. Manger, boire et regarder les navires de Trieste qui croisaient tout près. »

L'homme a de l'aplomb et de l'opiniâtreté. Il crée une société joliment baptisée « SPIC » (*Società sperimentale per iniezioni di cemento*, « Société expérimentale pour injections de béton ») et commence la prospection, puis les travaux. On avance lentement, jonglant avec les problèmes techniques, météorologiques et financiers (l'ouvrage coûtera en tout cent millions de lires, soit un million de francs suisses d'aujourd'hui) et en rusant avec les autorités : officiellement, on ne bâtit rien, on fait des expériences... « Le projet est reconnu comme brevet portant le n° 850.987, intitulé « Système de construction d'îles en acier et béton armé pour des buts industriels et civils »².

Entre 1967 et 1968, l'île en construction commence à s'ouvrir aux visiteurs. « Les touristes sont arrivés les premiers, suivis par les notables et les playboys de la côte. En une petite heure de navigation, on était hors d'Italie. Des activités commerciales étaient prévues, ainsi qu'un bureau de poste; l'idée, c'était l'exploitation touristique et la vente d'essence hors taxe. »³ « Une vie normale, un peu comme à San Marino, un peu comme à Monte Carlo », précisera le constructeur dans le documentaire *L'Isola delle Rose*³. Culotté mais pas franchement révolutionnaire, ce rêve se verra transfiguré en élan visionnaire dans les mémoires. En plein délire rétrospectif, le *Corriere della Sera* écrira ainsi en 2009 que « dans l'année qui devait changer le monde avec l'imagination au pouvoir », Giorgio Rosa aura été « en Italie l'homme qui s'est approché le plus de la réalisation de l'utopie et qui aujourd'hui est redécouvert comme le symbole d'une indomptable volonté anarchiste »... Le ton est donné et l'ingénieur ne le désavoue pas : « La liberté fait peur »⁴, martèle-t-il.

Revenons au printemps 68. Les opérateurs touristiques adorent la nouveauté qui a surgi au large des plages. Le public aussi. Les estivants font la queue pour monter dans les petits voiliers qui font le tour de l'île. Problème : entre-temps, les autorités portuaires

ont ordonné la cessation des travaux, en affirmant que ce bout de mer relève d'une concession à l'ENI (*Ente Nazionale Idrocarburi*, la société nationale des pétroles). « Ils nous auraient bloqués. C'est alors qu'on envisagea la possibilité de se rendre indépendants. La seule manière de ne plus rien avoir à faire avec l'Italie. Et puis, disons-le, chaque être humain libre rêve de fonder un Etat indépendant. »⁵ Admettons...

Commence ainsi la fuite en avant. Le 1^{er} mai, Rosa proclame l'indépendance de sa plateforme, rebaptisée *Libera Teritorio de la Insulo de la Rozo*. En espéranto, oui, car l'ingénieur a fait sienne la suggestion d'un dénommé Albino Ciccanti, père franciscain et missionnaire bolonais de cette langue artificielle, hyperactif à Rimini. Premiers actes de la nouvelle micronation : formation d'un gouvernement (avec ses départements et ses services), émission de timbres, adoption d'un blason (avec trois roses), d'un drapeau (orange) et d'un hymne – la « Danse des matelots norvégiens » du *Vaisseau fantôme* de Wagner... Les autorités réagissent en instaurant un blocus naval, patrouillant le secteur avec des vedettes pour empêcher l'accostage.

La conférence de presse organisée par Giorgio Rosa le 24 juin 1968 semble précipiter les événements. Le lendemain, un détachement composé de la police douanière, des carabinieri et des forces spéciales de sécurité (la célèbre DIGOS) encerclent l'île et en prennent possession. Pas d'opposition, pas de violence, pas d'arrestations, si ce n'est celle, à domicile pour ainsi dire, du concierge de l'île, Pietro Ciavatta, apparemment retenu sur la plateforme pendant quelques semaines. Rosa réagit en envoyant un télégramme au président italien Giuseppe Saragat, où il dénonce « la violation de la souveraineté et la blessure infligée au tourisme local » (sans réponse) et en émettant une nouvelle série de timbres avec l'inscription *Milita Itala Okupado* (« Occupation militaire italienne »). Un peu d'agitation politico-juridique s'ensuit, au cours de laquelle Rosa prend contact, entre autres, avec l'Ordre de Malte, organisation catholico-humanitaire bénéficiant d'un statut d'extraterritorialité. « Nous n'avions pas de ressources, nous étions seuls. Lorsque le Conseil d'Etat rendit un avis favorable à la démolition, je ne fis pas recours. Mieux valait laisser tomber. Je ne suis plus jamais retourné à Rimini. »⁶

Rideau? Presque. Après le dynamitage par l'armée, il faudra une violente bourrasque, le 25 février 1969, pour que les restes de l'île sombrent pour de bon. Et puis? « Pendant 40 ans, personne ne m'a cherché. Tout à coup, à partir de 2008, le téléphone a commencé à sonner », raconte Rosa. Plongée dans ses archives pour célébrer le 40^e anniversaire de Mai 68, la presse retrouve en effet l'histoire de l'île et son créateur. Le 28 juin 2009, les plongeurs du club Dive Planet de Rimini retrouvent, eux, l'épave de la plateforme.

Epilogue? Agé de 85 ans et passablement désabusé, Giorgio Rosa demeure convaincu aujourd'hui que s'il avait « demandé l'aide de la Mafia ou de la Franc-Maçonnerie, l'île des Roses serait toujours là »⁷. Son histoire continue à faire quelques vagues dans les esprits, notamment via un groupe Facebook (« A war that Italy forgot – Long live Insulo de la Rozoj ») et le site web d'un émule, Alessandro Magnaterra, informaticien à Rimini. Même mer (l'Adriatique), même principe : une « mère-patrie libre » à bâtir dans les eaux internationales, au large des côtes italiennes et croates, baptisée cette fois « République de l'île d'Eden ». A suivre?

¹ Marco Imarisio, « Riemerge l'isola dell'Utopia », in *Corriere della Sera*, 28 août 2009.

² Fabio Vaccarezza, « Il "Libero stato dell'Isola delle Rose". Un'isola inventata e i suoi "francobolli" », in *Il Collezionista*, décembre 2006.

³ *L'Isola delle Rose*, documentaire, Persiani Editore, 2009.

⁴ *Insulo de la Rozoj, la libertà fa paura*, documentaire de Stefano Bisulli et Roberto Naccari, Cinematica, 2009.

⁵ Giacinto Cerviere, « L'Isola delle Rose », in *Abitare* 495, 2009 (www.abitare.it/featured/lisola-delle-rose).

⁶ www.facebook.com/group.php?gid=6604476386

⁷ www.isoladieden.com

LE THÉÂTRE EN CAVALE

À PITOËFF SAISON 10-11
52, RUE DE CAROUGE/GENÈVE

Abonnez-vous
dès 88.- pour 2

ZORBA

Nikos Kazantzaki/Miguel Fernandez-V.
du 24 septembre au 17 octobre
par le Théâtre en Cavale

AVEC DES AILES IMMENSES

du 3 au 7 novembre
par le Figuren Theater Tübingen
Collaboration avec
le Théâtre des Marionnettes
de Genève

LOVE LETTERS

A.R. Gurney/Vincent Babel
du 26 novembre au 19 décembre
par Les Dragons existents

LE MALADE IMAGINAIRE

Molière/Valentine Sergo
du 14 janvier au 6 février
par la Compagnie Uranus

LE DÎNER DE BABETTE

Karen Blixen/Christine Aebi
du 18 février au 13 mars
par le Théâtre de l'Epiderme

079 759 94 28
www.cavale.ch

théâtre
en cavale
À PITOËFF

Copyright: ARND BRULHART

AVEC LE SOUTIEN
ACTUEL DE LA
VILLE DE GENÈVE

Saison
10/11
Quelque
chose
en nous
de la
Comédie

LA
COMÉDIE
GENÈVE

La Ribot © Isabelle Meunier

La Vie est un rêve

P. Calderón de la Barca /
G. Stoev
13 - 23 octobre 2010

SOS

Y. Duyvendak et N. Borgeat
2 - 6 novembre 2010

Loïn de Corpus Christi

C. Pellet / M. Delaunoy
12 - 20 novembre 2010

Mary Stuart

F. Schiller / S. Seide
23 - 26 novembre 2010

Princess Nation

E. Jelinek / M. Bösch
7 - 11 décembre 2010

Katharina

H. Böll / J. Richer / A. Bisang
25 janvier - 13 février 2011

Comme un vertige

Y. Théraulaz / F. Gremaud
1 - 13 mars 2011

Le Mystère

du bouquet de roses
M. Puig / G. Tsai
25 mars - 2 avril 2011

Les Grandes personnes

M. NDiaye / C. Pertou
12 - 21 avril 2011

L'Usage du monde

N. Bouvier / D. Rossel
3 - 8 mai 2011

PARAdistinguidas

La Ribot
26 - 29 mai 2011

Un Tramway

T. Williams / K. Warlikowski
avec I. Huppert
14 - 18 juin 2011

Abonnements / 022 809 60 72 / www.comedie.ch
Comédie de Genève - Centre dramatique / Bd des Philosophes 6 - 1205 Genève

La borne

Tout le monde connaît le point G. Lorsque notre plongeur des Bains découvrit une pierre de roche blanche contre la jetée des Pâquis, au point 399/244, il ressentit une émotion particulière: l'eau était si limpide ce jour-là qu'elle laissait transparaître cet objet insolite, manifestement taillé par la main de l'homme, pour une moitié, l'autre paraissant grossière.

ARMAND BRULHART

Seuls les esprits archéologiques ou les chasseurs d'épaves savent le frémissement qui vous saisit au moment même de la découverte. Les premiers sont grisés par la vertigineuse remontée du temps, les seconds par la fièvre de l'or et de l'argent projeté vers le futur. Pour assouvir son désir de savoir, sa curiosité, le plongeur voulut extraire la pierre de son milieu, mais les particules de limon enveloppèrent la pierre blanche jusqu'à l'obscurcir complètement. Après quelques efforts, notre plongeur réussit néanmoins à tirer l'objet sur la grève et c'est alors que sur l'une des quatre faces taillées apparut la lettre G.

Que faisait donc là cette pierre qui avait tout l'air d'être une borne frontière? Qui l'avait placée, en amont de la jetée à quelque 20 mètres du phare? Avait-elle une fonction précise?

Il existe plusieurs types de bornes et le curieux aura plaisir à les découvrir dans l'*Inventaire des bornes-frontière* du géomètre Jean-Paul Wisard, effectué en 2005-2006 et visible sur internet. Il en dénombre près d'une vingtaine de types différents entre le XVI^e et le XX^e siècle, des carrées et des rondes, celles dont les sections sont carrées, rectangulaires ou rondes, dont les faces sont parallèles, pyramidales ou coniques, celles qui se distinguent par leur tête en diamant, plate ou arrondie. L'histoire des bornes appartient à l'histoire des frontières de la République, puis à celle du canton, une histoire âprement discutée lors de traités avec les royaumes de France et de Piémont-Sardaigne, puis avec les mêmes pays pour la délimitation du canton après le traité de Vienne, soit à Paris (1815), soit à Turin (1816). A chaque fois les opérations s'accompagnent de plans relativement précis, conservés dans les archives respectives. Les Archives d'Etat de Genève avaient d'ailleurs présenté une exposition fort instructive en 1993 intitulée *Les premières frontières de la République, traités de Paris 1749 et de Turin 1754*.

Il semble bien que la borne des Pâquis appartienne à un autre type d'inventaire: celui des bornes-frontière hors frontière, autrement dit des bornes prélevées par des particuliers ou par des municipalités pour servir à différents usages. Cet inventaire, qui pourrait se faire de part et d'autre de la frontière, fut proposé en complément par Jean-Paul Wisard, qui a pu photographier et identifier un certain nombre d'exemplaires. Cependant, une telle investigation serait difficile à mener, surtout pour les plus belles bornes qui servent d'ornement à des jardins privés. L'Etat serait d'autant plus gêné qu'il ne peut lui-même assurer la conservation des bornes comme le montre le «tas» de bornes entassées dans le parc de l'Ecole de Lullier.

Les caractéristiques de la borne des Pâquis peuvent être décrites ainsi: pierre calcaire, désignée le plus souvent comme roche blanche du Jura, taillée selon le type carré, en pyramide tronquée à tête plate; sa hauteur est de 28 cm pour la partie émergente et de 29,5 cm pour la base non taillée à enterrer. Le carré de sa base est de 18 cm et de 17 cm à son sommet. La lettre G majuscule, abréviation usuelle de GENÈVE, gravée en creux sur l'une de ses faces, est bien centrée et ne comporte pas de défaut. Les trois autres faces sont planes, sans aucune inscription. La base d'enfouissement apparaît défectueuse comme le montre la photographie, ce qui expliquerait son réemploi comme matériau de construction, en l'occurrence de brise-lames.

Il faut savoir, en effet, que «nos Anciens» ont largement utilisé d'anciennes pierres pour toutes sortes de construction, y compris les remblaiements du lac. Il est possible que cette borne ait été utilisée à l'occasion des travaux consécutifs à la tempête du dimanche 14 août 1864, ainsi décrite dans le *Journal de Genève*: «Malheureusement, s'il y avait là pour les étrangers un spectacle magnifique, les contribuables étaient moins disposés à admirer la sublimité de la tempête, à la vue de la jetée des Pâquis et de la route d'Hermance. En effet, si la jetée des Eaux-Vives a pu résister complètement à la fureur des vagues, il n'en a pas été de même de celle des Pâquis.

Sans parler des arbres renversés par la violence du vent sur la terre-plein de cette jetée, et qui ne sont en définitive qu'une bien petite partie du dommage, les vagues ont démolé le parement extérieur du môle depuis ce terre-plein jusqu'au passage ménagé, près du rivage, pour les petites embarcations, et elles se sont même, sur plusieurs points, ouvert au centre de la maçonnerie, de véritables brèches au travers desquelles les vagues se précipitaient dans l'intérieur du port.»

Il a fallu replanter les arbres, consolider la jetée par des blocs de rocher et – qui sait? – glisser parmi eux, cette borne. C'est du moins l'une des hypothèses que nous aurions formulées si la borne avait été découverte parmi les rochers. Or, elle fut découverte parmi d'autres pierres. Fut-elle jugée trop petite, et «jetée» avec ses compagnes au-delà de la jetée? Il se pourrait aussi que la borne fit partie de la première construction de 1857-1858.

Cette borne-frontière, incomplète puisqu'il manque sur la face opposée au G un F (France) ou un S (Savoie) était à l'origine probablement destinée à la délimitation cantonale de 1815-1816, mais elle fut reléguée, en raison du défaut «accidentel» de sa base, à servir comme matériau de construction. Photographie Fausto Pluchinotta



La République

NIC ULM

Dans la belle saison, on allait chercher des moules sous les bains des Pâquis. Citronnées, elles étaient mangeables. Depuis lors, les savants nous ont appris que ce n'étaient pas des moules et qu'elles n'étaient pas comestibles.

Jean Vincent, *Raisons de vivre*, Genève, L'Aire, 1985

«Qu'en dit la République?», demande l'Ambassadeur. Cela signifie que je dois sortir mon slip en élasthanne, mes lunettes polarisantes et mon écran total et aller exhiber ma mélanine sur la jetée. Allongé sur le gril, je dois ausculter son bourdonnement. Les citoyens traversent mon champ visuel chargés de boissons, suivant des trajectoires complexes, traçant des hiéroglyphes qui, vus d'en haut, doivent bien finir par signifier quelque chose. Saisir la couleur, la tonalité, les nuances de leur humeur. La République n'a pas peur des contradictions. La République n'est pas à une contradiction près. La République est démocratique, populaire, bananière, présidentielle, fédérative, ingouvernable.

C'est une république balnéaire. Une jetée. Une presqu'île artificielle faite de cailloux mélangés avec du mortier, chargée de canisses, de murs blanchis, de tissu éponge, de peau nue et de lumière. Une tour de temple indien qu'on aurait couchée dans l'eau avec ses déesses et dieux criards dessus, bavards, intrigants, violemment éclairés. Une parenthèse dans la ville, un territoire en forme de boomerang avec son tranchant tourné vers le couchant, prêt à s'envoler, décapiter la cathédrale et ensuite revenir.

La République est gardée par une barrière à ressort et par deux automates à manivelle qui délivrent des laissez-passer. Un personnage en blanc, posté dans une guérite, collecte ces documents. «Prenez un abonnement», dit-il après quelque temps. Cette phrase marque un tournant: la République t'a repéré.

«Qu'en disent les Russes?», demande l'Ambassadeur. Vous savez bien, Monsieur l'Ambassadeur, que je n'y comprends pas un mot. Mais vous insistez, alors je m'applique. «Qu'en pensent les Indiens?», demande l'Ambassadeur. Les Indiens sont repartis, Monsieur l'Ambassadeur. «Et les Emirs?». Les Emirs admirent, Monsieur l'Ambassadeur, l'étrange beauté de nos paysages.

Sur la terrasse de la buvette, je croise des confrères. La bande des faux baigneurs, des faux dragueurs, des faux tarés, des faux tatoués, chacun avec son personnage, les manipulateurs à la petite semaine, les mercenaires de l'intox, les intérimaires du renseignement, les hommes-sandwich du subliminal, tous ces petits soldats, ces araignées qui tissent, chacune apportant sa ration d'ombre en plein soleil. Violant de manière flagrante le b-a-ba de la branche, ce peuple du secret tend à se grouper en un tas où l'on s'intoxique mutuellement, où l'on couche parmi, où l'on se fait la bise.

Il y a l'équipe qui teste les rumeurs. Ils les fabriquent, les répandent, récoltent ce qu'elles sont devenues. Leurs clients les paient pour cela. Ce sont des gens intéressés au manie-ment désinvolte de la vérité. Pour ces essais, il faut un terrain enclavé, à la fois exposé et clos, avec des rythmes propres, des gens qui y font leur trou, d'autres qui passent. Un lieu où les gens parlent. Rien ne vaut la République, une vraie éponge, qui avale ce qui lui tombe dessus et conserve tout dans les replis de son ventre. Il y a les chasseurs de tendances, les recruteurs de kamikazes, les cueilleurs de répliques. Tous à barboter dans le bouillon de

culture de la République, balnéaire et nourricière, gorgée d'information. Il y a les hommes des labos qui ramassent sur les planches des bouts de peau cramée, grillée aux rayons ultras. Rien ne se perd, rien n'est à jeter.

Quand une rumeur me plaît, je fais semblant d'y croire et je l'apporte à l'Ambassadeur, qui est bien obligé de mobiliser des hommes et d'y perdre son sommeil. En ce moment, par exemple, les semeurs sont bien lancés. Le point de départ est connu: il y a, au dessous de la ville, un réseau de boyaux qui relie les sièges des organisations internationales et qui débouche sur un parking subaquatique près de la République. Les embarcations garées là-dessous peuvent faire surface en un instant derrière le phare, qui abrite un ascenseur. L'évacuation du personnel diplomatique emprunte deux voies distinctes: la route lacustre, la rive française, ou le quai du président Wilson, desservi par le minitrain touristique «Pâquis Express», lequel peut atteindre, malgré les apparences, une vitesse de deux-cent-dix kilomètres/heure. Ce qu'il y a de neuf? Une évacuation à grande échelle se prépare, doublée d'une réception pour dissimuler le remue-ménage des hors-bord. Si vous voulez cacher quelque chose, il ne faut pas éviter les témoins, mais au contraire les multiplier et les noyer sous les données. Chaque fête dans la République cache une opération.

Le matin, chaque chose a un contour net et de l'espace autour. Ils ont des machines inoxydables qui écorchent les concombres, ils ont des saxophones. Dans un espace chargé d'ustensiles, l'équipage s'affaire sur des presses électriques et des pelles à gâteaux. Il y a des fous de leurs corps qui se tiennent debout et pivotent lentement, comme des ballerines sur des boîtes à musique, pour une meilleure exposition aux rayons. Il y a des VIP locaux, des enfants qui bâtissent du néant avec des râteaux. Le soir, la densité des relations atteint parfois un degré affolant. Les efforts de séduction forment un mur d'énergie au-dessus de la République, qui perturbe la navigation aérienne. S'ensuivent des nuits confuses et noires, sans lendemain, ou des brunches dominicaux où les rescapés viennent s'éblouir dans la République. Les noctambules craignent l'obscurité, c'est pourquoi ils s'accrochent aux lumières des boîtes de nuit et dorment aux heures claires. Ils se tiennent face à l'étoile, le regard barré de noir, planqués derrière leurs masques en polymères, en attente d'une révélation: le moment où le Jet d'eau se mettra en marche.

Un pédalo où un couple s'enlace est garé sur l'embouchure de la tuyère. L'eau est aspirée par des motopompes dans un puisard circulaire et conduite vers la sortie. Le lac est projeté contre le fond de l'embarcation à deux-cent kilomètres/heure. La fille et le garçon demeurent à bord pendant un instant, puis chacun est projeté de son côté. La crête liquide atteint toute seule, délestée de sa cargaison, ses hauteurs coutumières. Des téléphones sonnent chez les flics du lac et dans les rédactions. La République est hébétée. Elle dit qu'ils n'étaient pas enlacés mais ligotés. Qu'on savait qu'un pédalo n'était pas rentré. J'ai fait ce que j'ai pu, Monsieur l'Ambassadeur. C'est Bénarès, c'est Salt Lake City, c'est l'ONU à poil, que voulez-vous que je vous dise? C'est un des avant-postes de notre système solaire.

Pour des raisons de sécurité, l'Ambassadeur ne peut approcher physiquement la République. Il en fait une véritable fixation. Il prend sa petite voix au téléphone pour me faire comprendre qu'il ne veut pas de données, mais un remontant. Alors je décris ce que je vois, sans rien omettre. Il y a une dame qui s'épile avec un laser, des flocons de lumière flottant autour de ses jambes. Ah, en fait, j'ai été approché.

L'Ambassadeur a un gros hoquet, s'étrangle, je coupe la ligne. Faire mijoter. J'ai l'impression très nette d'avoir été approché. Par une

recruteuse. Elle a bricolé un ersatz de Pentothal à partir d'un cocktail vendu la nuit sur la jetée et m'a passé au scanner: une batterie de tests, un entretien d'embauche. J'ai encore quelques flacons de ce coulis laiteux qui protège des agressions de l'étoile. Je m'en mets partout, par grosses giclées, et je m'allonge. Avec ou sans défenses, la peau s'expose. C'est une plaque photographique. La recruteuse m'a montré, dans un des habitacles qu'on ferme à clé, comment l'étoile a imprimé, à plusieurs endroits de son corps, des taches et des zébrures en négatif.

La République est musclée mais paresseuse. On se demande d'où elle tire ses corps toniques. Des groupes se forment sur des bases ethniques ou professionnelles, parfois sur des coups de dés, qui donnent des géométries compliquées, fragiles, généralement éphémères, prêtes à s'effriter le premier jour nuageux. Parfois, l'attirance entre un seul garçon et une seule fille suffit à mettre en branle, par le jeu des loyautés et de la concurrence, de vastes compagnies, bancales, gênées, brinquebalantes. La République est extralucide,



elle réagit aux signaux les plus subtils, à ceux que vous lancez à votre insu. La République peut rendre fou. Elle peut aussi donner le cancer et plusieurs types de démangeaisons.

Un téléphone sonne dans le local des sauveteurs, un préposé décroche, pâlit. Au même moment, un nouveau jet émerge du plan d'eau, avec une explosion avalée, et retombe avec fracas. La République est traversée de vagues humaines contradictoires – voir de plus près, s'enfuir. J'enjambe le petit pont et je cours en direction du quai, «Ce plan d'eau n'est pas surveillé», me lance un écriteau. Tu parles. Le minitrain se pointe à toute allure, les Japonais à bord sont hilares, ils se tiennent debout et se laissent décoiffer par la vitesse. La motrice se bloque devant la République. Je rebrousse chemin, je fonce vers le phare. Un groupe de nageurs frappe l'eau furieusement, ils ont pris l'explosion pour le coup de flingue du starter qui regarde perplexe son pistolet, je me glisse parmi eux, l'un se retourne et ouvre tout grand sa bouche, il dit «Je rêve», il dit «Y a un rigolo qui triche», je lui mets la tête sous l'eau et je le dépasse, les autres n'y ont rien vu, la course contourne le phare et moi avec elle. Ma recruteuse me rejoint, à cheval sur un croco en plastique gonflé, je disparaiss sous le ventre de l'animal, elle se couche dessus et rame avec ses mollets jusqu'au water-polo, je glisse sous le dallage, parmi les pilotis, j'attends que ça passe. Ça passera, c'était un avertissement, un gros coup de gueule.

L'Ambassadeur a des pouvoirs élargis pendant tout l'été, me fait-il savoir. Il trouverait navrant que je lui fasse faux bond maintenant. «Elle travaille pour qui?», me demande-t-il. Je n'en sais rien. Des gens qui ont des projets en béton. Littéralement. Qui ont l'habitude de s'approprier les biens communs et de brader les républiques. «Ce n'est pas votre genre», me dit l'Ambassadeur. J'en conviens. Ou alors c'est le contraire: des gens qui veulent couler ces projets-là. Faudrait savoir, vous dites: j'avoue que j'ai saisi à moitié. Elle fait dans la rumeur qui tue. C'est une semeuse. «Essayez de la recruter», me dit l'Ambassadeur.

Parfois, une vague de sommeil s'abat sur la République. Les gens s'endorment sur les planches, sous la douche, sur les marches du plongeoir, accoudés au comptoir de la buvette, accrochés aux portables, la clope au bec. Les enfants déambulent émerveillés, distribuant des claques en toute impunité, tandis que les rares veilleurs adultes s'activent pour éteindre les débuts d'incendie, redresser ceux qui sont tombés disgracieusement, rassurer les interlocuteurs interloqués au bout des lignes: cela ne dure jamais qu'un petit quart d'heure. En effet, ça s'explique mal, Monsieur l'Ambassadeur, mais le plus embêtant, c'est que l'équipe que vous avez envoyée

s'est endormie. Je fais ce que je peux, je note les heures, j'écoute les gens qui parlent dans le sommeil, je questionne ceux qui veillent: qu'avons-nous de différent, pour être immunisés?

Ce que je tais à l'Ambassadeur, c'est la manière dont je balance entre la désertion et la trahison. Désertion: tout oublier, sauf la République. Bronzer jusqu'à la moelle, me faire pousser une casquette avec une pub dessus, donner un coup de main, le matin, à couper les oignons de la République en rondelles. Trahison: ce que je ne vous dis pas, Monsieur l'Ambassadeur, c'est la manière dont ma Recruteuse m'a mis au pied du mur. Elle sait qui a fait quoi, pendant l'éclipse. Qui a essayé quoi, dans le noir. Qui a payé les astrologues. Qui a briefé les voyantes. Qui a envoyé des pense-bête aux prophètes. Qui a profité de l'ombre pour trifouiller dans l'atmosphère.

De plus en plus, les phénomènes émaillent les jours. La République a arrêté de fumer, en bloc et d'un coup. La République chante. Des gens refusent de quitter la jetée pendant la nuit. Des grappes de cabanes sont apparues sur les galets, tout près de l'eau. La République est au bord de la sécession. Une flottille de pédalos et des coursiers véliplanchistes assureront les liaisons avec la terre ferme.

La République découvre son pouvoir.

Ce texte avait été proposé en 1998 à l'AUBP dans le cadre de son concours littéraire. Photographie Fausto Pluchinotta

Sous les pavés la plage

A l'heure où les étudiants transformaient à Paris la chaussée en munition contre les CRS et montaient sur les barricades, quelques rares personnes investissaient discrètement une nouvelle station balnéaire, une cité née des sables et des marécages et qui voulait, elle aussi, faire office de révolution.

La Grande-Motte n'est donc pas une illusion, loin s'en faut. Elle compte ses admirateurs inconditionnels autant que ses détracteurs. Il est vrai qu'en comparaison, Rimini, la Costa del Sol ou la Costa Brava, ne valent certainement pas mieux, sinon d'être pires encore et de donner pourtant, sens et valeur aux troupes d'estivants qui y dissipent un maigre pécule accumulé onze mois durant.

L'idée des congés payés n'était pas mauvaise et lui est sans doute étroitement liée, bien que largement antérieure à cette mégalomanie architecturale qui déferle sur tous les littoraux. Elle décide, comme une hydre, de rapatrier en son sein tout ce que la France compte de retraités et de rentiers en vacances, de touristes en exode vers les paradis des plagistes hispaniques.

Car quitte à donner de l'argent et du temps libre à ses employés, autant le récupérer. Ce sont des pans entiers de l'économie qui sont concernés. Le secteur de l'automobile évidemment, avec ses voitures populaires, ses 4L et ses deuches, ainsi que le caricature si bien Jacques Tati dans son film *Trafic*. On se rappellera à ce propos que La Grande-Motte s'est construite en connivence et autour du nouveau réseau autoroutier du Languedoc-Roussillon, comme un grand projet d'aménagement et de revalorisation du territoire, initié par le même De Gaulle qui connaît tant de problèmes dans la capitale pour l'heure. Pas d'inauguration pompeuse donc.

Mais l'automobile n'est pas le seul acteur bénéficiaire de cette immense machine qui se met en route. Il y a évidemment aussi le secteur de la construction, celui des grands consortiums qui élèvent ces édifiantes utopies architecturales, le secteur de la restauration et du tourisme, dédié à nourrir et loger ces cheptels migrants de mollusques vacanciers. Sans compter tous les vendeurs et revendeurs de ceci ou cela, de bibelots et de souvenirs, d'étoiles de mer et d'hippocampes séchés et, et, et... N'en rajoutez plus! Sinon encore les banques, qui bien sûr et comme toujours font des crédits à tous et font des rêves de chacun une source d'investissement aux bénéfices multiplicateurs.

Voilà donc nos beaux juilletistes et aoûtistes d'un blanc céruléen et cafardeux se précipiter vers les plages d'une France si accueillante, si bien préparée à recevoir ses hordes de toutous. Les années soixante sonnent le glas du tourisme aristocratique et mondain, de celui des bourgeois bien-pensants, du tourisme confidentiel et privé. Le temps des grands casinos froufrouants et des fronts de mer, avec leur promenade des Anglais, est révolu.



On ne construit plus face à la mer, mais en perpendiculaire.

C'est le temps de Le Corbusier et de Chandigarh, le temps de Niemeyer et de Brasilia, le temps des Trente Glorieuses, le temps du béton contre celui de la pierre, avant qu'à son tour, La Grande-Motte ne devienne commune indépendante en 1971.

Le béton! Cette invention de l'industriel et fourériste Coignet dans les années 1880. Peut-être voyait-il là l'unique matériau d'une société nouvelle et égalitaire, en même temps que le ciment de la cohésion sociale... Ce que son architecte de cousin, Victor Considérant, essaiera vainement de faire en France ou au Texas; rêve américain repris à la Grande-Motte presque un siècle plus tard par Ballardur.

La trajectoire de Jean Ballardur, architecte et grand démiurge de cette symphonie pyramidale est à ce propos intéressante. Il naît à Smyrne, ce qui n'est pas rien en soit. Ville de raisins et d'expatriés, ville de commerce et de réfugiés, ville de tissus et d'histoire, ville d'un messie auto-proclamé. Smyrne, autrefois appelée aussi *le petit Paris*.

Jean Ballardur étudie plus tard au lycée Condorcet, dans le vrai Paris des Lumières, la philosophie et la littérature sous l'égide de Jean-Paul Sartre, avant de se tourner vers les rêves fous des bâtisseurs. Il voyage au Mexique, d'où il ramènera sans doute ces formes d'immeubles en berlingots. Ainsi qu'il le disait, silhouettant une architecture, il n'y voyait qu'un poignard planté entre terre et

ciel. D'où ces pentes, ces inclinaisons, ces courbes, comme pour ne blesser ni le sol ni les nuages et faire écho au massif des Cévennes en arrière-plan. Ainsi la ville n'est-elle plus qu'une ombre, une représentation en négatif qui appelle à contenir les pratiques urbaines. L'architecture, disait-il, c'est le vide. Autant d'éléments qui ne laissent pas indifférent.

Mais qu'est-ce donc que ce rêve de La Grande-Motte, ces pyramides aztèques offertes aux vents de la Méditerranée, cette ville presque fantôme l'hiver venu?

Beaucoup voient dans ces amas fantasques de béton qui se délabrent, une pustule dans le paysage camarguais. Dragues et pelles mécaniques inventent des plages sur le lido, créent des étangs et des rêves américains qui serviront de modèles pour les générations futures d'architectes en mal d'imagination. Partout, dès lors, en montagne ou sur les bords de mer, l'habitation de vacances se déclinera en toberlones bétonnées.

La laideur du lieu en aura surpris plus d'un. Mais les masses populaires et les prédicateurs de la classe moyenne y trouvent leur compte et adorent ces échelonnements de terrasses et balcons, de ciment et d'acier, qui laissent rêver certains que leurs vacances valent la hiérarchie architecturale dans laquelle ils se sont calfeutrés.

Pourtant, loin de cette idée, Ballardur ne cédait aux promoteurs que des lotissements mesurés à l'aune d'un équitable partage minimaliste. Il se voulait ainsi à l'opposé d'une économie de marché par trop libérale et presque gaullienne. Ici encore, on rejoint, par le bout de la lorgnette, l'idée d'une certaine utopie.

D'autres y ont fait leur place, qui vivent là à l'année, comme on fait sa place dans la cité que l'on habite et où l'on finit par avoir ses habitudes, ses repères, ses lieux secrets, ses amours. Le problème des architectes est peut-être d'être trop philosophes et visionnaires, de penser l'habitat sans l'habiter. Le locataire, lui, ne peut au mieux que se réapproprier l'espace en fonction de la taille de ses géraniums et trébucher dans le vide.

Demain, d'autres utopies sans doute survront celle-là sur le chemin des écoliers, avant de tomber, comme toujours, dans les mains de ceux qui font des rêves les plus fous, une banale inutilité dont on se passerait.

Le plus petit Etat du monde est à vendre

Le Sealand n'est pas, loin s'en faut, la seule micro-nation de ce monde. Elles ont en vérité tendance à se développer de plus en plus comme un florilège de stupidités égocentriques ou de farces estudiantines, grâce à internet entre autres. Tout un chacun peut dès lors s'inventer chaque jour et à son goût une nation virtuelle sur mesure. La plus petite de ces fanfaronnades factices se situerait ainsi quelque part à Londres, dans un appartement de 40 mètres carrés.

D'autres, heureusement, ont eu à travers les siècles plus de consistance. On se souviendra de tous ces phalanges, de toutes ces îles de flibustiers et autres cités idéales, qui s'égrainèrent dans le monde comme autant de fleurs vite fanées. Mais cela reste presque folklorique, anecdotique, sans héros ni morts, sans crise ni putsch.

Le Sealand est d'un autre acabit. Il a connu un véritable roi et des ministres, des guerres, des coups d'Etat, des emprisonnements, un gouvernement en exil et tous ces petits événements qui font d'un rêve une véritable nation, avec monnaie frappée à l'effigie du roi, timbre au portrait de la reine, bijoux de la couronne, drapeau, hymne national, constitution, passeport et allez savoir quoi encore.



Ancienne plateforme militaire de la DCA, Fort Roughs a été construit en 1941 pour prémunir Londres des attaques de la Luftwaffe. Elle se situe à l'embouchure de la Tamise, autrefois hors des eaux territoriales de sa Majesty the Queen. Roy Bates l'occupe avec sa famille dès 1967 pour en faire ce que l'on sait maintenant. Une Suisse maritime de 500 mètres carrés, un paradis fiscal et un casino en ligne flottant entre deux plots de béton coulés sur la carcasse d'un vieux bateau échoué, un repaire de pirates trafiquants, accroché sur un treillis d'acier inhospitalier.

Jamais reconnue par aucune nation, elle le fut pourtant *de facto* quand un magistrat prononça en sa faveur un jugement contre le Royaume-Uni; désuni pourtant à cette heure. Sans s'offrir le grand tapage des Malouines, l'armée essaya même, certes mollement, de récupérer son dû. Peine perdue. Les marines anglais sont restés sur leur faim, abrutis d'une diplomatie qui n'avait pas lieu d'être, d'autant que Roy Bates était un ancien officier de la Navy.

Nous sommes loin des rêves et des utopies, loin des terres paradisiaques et luxuriantes, loin des eldorados de la pensée et de la philosophie, loin des Paraclets monastiques et des idées rousseauistes. Tout n'est ici qu'acier, béton, rouille, violence des vagues hautes comme des maisons de trois étages, même par temps calme, vents à démâter les îles. Parole de capitaine.

Voilà donc cette perle à vendre. Loin de tout voisinage et toute querelle de bout de jardin. Une bagatelle à 750 millions de dollars pour devenir à votre tour, le prince d'un fantasme démesuré et stupide, perdu dans la force des éléments qui dominent tout, jusqu'aux rois.



Le temps de l'utopie de l'eau

Les histoires d'eau commencent avec la naissance du monde, elles ont toujours des parcours imprévisibles jusqu'au jour où l'homme s'est mis en tête, il y a fort longtemps, de dominer cet élément insaisissable pour boire, cuisiner, nager, naviguer, traverser, canaliser, produire de la force ou de l'énergie, arroser, gicler, jouer.

ARMAND BRULHART
IMAGE PLONK & REPLONK

Au centre de cette inversion de l'ordre entre l'homme et la nature où le feu joue un rôle majeur, il y a l'art ou la manière de faire. La nature n'a de cesse de montrer sa force et l'homme de combattre les catastrophes. Le récit de l'arche de Noé nous fait croire à la fois à une sorte d'épuration, de sélection du monde des vivants par l'eau du Déluge et à l'ingéniosité du constructeur d'un bateau-zoo qui doit accueillir les couples d'animaux du monde entier. Noé, qui préférerait boire du vin plutôt que de l'eau fut parfois désigné comme le patron des vignerons, mais il aurait mérité tout aussi bien le titre de patron des constructeurs de bateaux.

La puissance de l'imagination des artistes s'est heurtée à la représentation du bateau extraordinaire, du «navire insubmersible», bien plus compliquée que celle de l'ivresse de Noé. Paolo Uccello à Florence, Benozzo Gozzoli à Pise, Michel-Ange à la chapelle Sixtine ou Raphaël dans les Loges du Vatican ont astucieusement simplifié l'exercice. Des épopées ont conté les périples des navigateurs, des légendes diaboliques la construction de certains ponts, des récits héroïques l'érection des digues et des polders, le creusement des canaux, la construction des barrages. Des drames infinis ont jalonné l'histoire de l'eau: eau de vie et eaux mortelles. Le secret de l'eau et l'origine de sa formule chimique – deux molécules d'hydrogène et une molécule d'oxygène (H_2O) – remonte traditionnellement au chimiste Lavoisier entre 1773 et 1783, une révolution avant la Révolution.

Les révolutions ressemblent à des utopies et les utopies, après celle de la Cité du Soleil de Campanella ou de Thomas More, vont fleurir au XIX^e siècle pour changer la vie et la société, imaginer un monde meilleur. Par un étrange paradoxe, le rêve des utopistes fut de transformer la vie en unité de production et de plaisir au rythme de l'horloge. Le temps était la mesure du bonheur, il fallait le régler sur la nature, le diviser, l'harmoniser. Il n'est donc pas étonnant que la ville de Suisse la plus sensible aux courants utopistes ait été La Chaux-de-Fonds, cité horlogère, et qu'elle ait attiré aussi bien les courants fouriéristes que les idées anarchistes ou socialistes. A ceux qui pensent qu'il existe un lien entre le lieu de naissance et la pensée d'un homme, l'exemple

de Le Corbusier et de sa Cité radieuse vient immédiatement à l'esprit. Pour les autres, le hasard ressemblera à une heureuse coïncidence.

Il existe pourtant des utopies d'une autre nature, bien différente, de celles qui appartiennent à des rêves impossibles et qui deviennent réalité. Dans cette ville presque sans eau, où les habitants auraient pu ressembler à ces voyageurs du désert qui sont certains d'avoir vu là-bas, derrière les dunes, l'oasis enfin, voilà qu'un rêveur un peu fou leur présentait le moyen d'éteindre leur soif à toute heure.

Son nom? Guillaume Ritter (1835-1912), ingénieur et entrepreneur qui avait fait faillite à Fribourg après avoir créé le barrage de

Maigrage sur la Sarine! Qui avait échoué en 1875 dans son projet de barrage sur le Rhône à Genève!

On savait qu'il avait émis l'idée d'alimenter la ville de Paris avec les eaux du lac de Neuchâtel! Était-ce bien sérieux de croire à la proposition qu'il fit en 1885 à la commune de La Chaux-de-Fonds de lui fournir de l'eau courante à domicile? Depuis plus de quarante ans les esprits les plus savants s'étaient chargés à résoudre cette impossible énigme et voilà que ce Ritter soutenait qu'il pouvait élever de l'eau à plus de 500 mètres par un système de pompes en captant l'eau de diverses sources sur les bords de l'Areuse; qu'il pouvait la conduire en aqueduc par la vallée

d'abondants buissons. Quelle histoire!

D'Amérique, tout récemment, nous sont venus quelques renseignements sur cet Eugène Schaltenbrand, brillant sujet, dit-on, tout ce que Le Corbusier détestait et ceci explique peut-être cela. Si vous passez par La Chaux-de-Fonds, ne jetez pas seulement un œil distrait sur le fond du Pod, allez droit vers la fontaine et dites-vous que les tortues qui crachent leur jet ne parviendront jamais à effleurer les pieds de la belle inconnue qui les a domptées.

Si vous cherchez la rue Guillaume-Ritter, vous verrez qu'elle se trouve en bonne compagnie, entre le chemin des Ribaudes et la rue de la Rosière. Mais allez voir quand même la Villa Turque, vous ne serez pas déçus.



La Chaux-de-Fonds – 1000 m d'altitude
Navigation marchande sur la Ronde

de la Sagne entre le réservoir prévu au Crêt des Olives et la ville de La Chaux-de-Fonds! Il fallait une certaine dose d'inconscience pour oser se lancer dans l'aventure, mais la commune eut ce mot devenu fameux «yes you can!» En effet, les Chaux-de-Fonniers, soumis à la concurrence américaine, avaient dû se mettre à la langue de George Washington pour juguler la crise horlogère et le mot s'est répandu.

Les travaux furent immédiatement entrepris en 1886 et le 27 novembre 1887 l'inauguration fut un triomphe mémorable. Guillaume Ritter, allié à la fois le côté chevaleresque dans son nom et la folie dans son prénom. Voilà pourquoi les autorités avaient pris soin de canaliser la fougue de l'ingénieur par les conseils d'un autre ingénieur du nom de Hans Mathys.

Il manquait un point d'orgue à l'exploit réalisé, une représentation symbolique, un signe de la prospérité: ce fut la fontaine monumentale ou fontaine allégorique de l'avenue Léopold-Robert. Elle ne fut pas l'œuvre de la toute nouvelle Société d'embellissement de la ville, mais du Bureau fédéral du contrôle des ouvrages d'or et d'argent, véritable institution dans la cité horlogère. On ne sait trop pourquoi cette fontaine n'a jamais suscité d'étude monographique alors qu'elle représente une véritable somme. Peut-être est-ce le nom un peu rébarbatif d'Eugène Schaltenbrand, ancien élève de l'École des Beaux-Arts de Paris et tout nouveau professeur à l'École d'art de La Chaux-de-Fonds? Fait-elle partie de ces œuvres qu'il ne faut pas aborder en raison de leur style pompier? Pour une fontaine, l'alliance de l'eau et du feu est toute trouvée, mais qui n'a jamais regardé la déesse nue qui préside en son sommet? Comme s'il ne fallait pas toucher à l'or et à l'argent qu'elle symbolise, la fontaine fut, à l'origine, protégée par une petite barrière, puis on l'isola par



Photomontages du projet © Archigraphie

La plage publique des Eaux-Vives fait des ricochets dans la rade

Si les esprits chagrins ne s'en mêlent pas, on se baignera en été 2013 au cœur de Genève, à quelques encablures du Jet d'eau.

FRANÇOISE NYDEGGER

Une nouvelle plage publique des Eaux-Vives s'étirera de Baby-Plage au Port Noir, non pas le long de la promenade actuelle, balisée par un muret et des plates-bandes, mais un peu plus au large, et en diagonale des quais. Le parc en remblai qui sera créé sur le lac déplacera la ligne de rive pour l'éloigner du bruit de la circulation. Cette réalisation modifiera non seulement le paysage, mais aussi la vie des Genevois. Ils disposeront désormais d'un nouvel espace de verdure de 3,5 hectares au bord de l'eau, dans le prolongement des parcs La Grange et des Eaux-Vives, et d'un accès totalement libre au lac.

Dans le prolongement de Baby-Plage, qui est conservé, une grève de 400 mètres de long et en galets épousera les contours de ce petit Vidy, version genevoise. Il sera ombragé et équipé de juste ce qu'il faut pour les loisirs: une buvette, des vestiaires et des sanitaires publics. Pour permettre aux usagers d'en profiter, de nombreuses places de stationnement sont prévues pour les vélos et les motos, pas grand chose pour les voitures, vu l'offre en parking à proximité. Les auteurs du projet estiment l'endroit suffisamment bien desservi par les transports publics, qu'ils viennent du lac, de la route, voire même du rail, la future gare des Eaux-Vives se trouvant à quelques pas de là.

Cette plage, voulue par l'Etat de Genève, porte communément le nom de «Plage Cramer», de «Bobby Plage» parfois, en clin d'œil à l'ancien conseiller d'Etat écologiste Robert Cramer qui s'est passablement mouillé pour ce projet, ralliant l'ensemble de l'exécutif à sa cause. Comment expliquer pareil accord pour quelques mètres carrés voués au farniente? Parce que les autorités ont fini par comprendre que les gens d'ici ont besoin d'espace pour respirer. Parce que le lac est un bien commun et qu'il faut en profiter.

A ce projet de plage publique s'est ajouté en cours de route d'autres préoccupations,



liées au manque chronique de places d'amarrage et à l'encombrement du quai marchand des Eaux-Vives. Un projet global a donc été élaboré pour réaménager et embellir la rive gauche de la rade, d'entente avec la Ville de Genève. Il sera désormais question de la création d'une plage et d'un port des Eaux-Vives.

Ce nouvel espace, au lieu dit Port Noir, sera constitué d'un port et d'une base pêche. Le premier mettra 226 places d'amarrage à disposition des bateaux mouillant actuellement à l'aval de la jetée du Jet d'eau et 240 places pour les dériveurs entreposés à quai. La seconde abritera un bâtiment destiné aux pêcheurs, professionnels et amateurs, leur offrant ainsi de bons outils de travail. Ils disposeront également d'une écloserie à poissons nobles, une grande première. La réalisation du port des Eaux-Vives est coordonnée avec l'agrandissement du port de la Société nautique de Genève. Il comptera après les travaux 415 nouvelles places de mouillage, à l'abri d'une nouvelle jetée. Toute l'activité portuaire sera ainsi concentrée dans le même lieu, plus adapté à la navigation et mieux équipé. De

fait, le quai des Eaux-Vives sera entièrement désencombré, entre le Jardin anglais et Baby plage, laissant place libre aux promeneurs et aux baigneurs.

Discuté, revu et corrigé, ce projet ambitieux a obtenu le feu vert du Grand Conseil en décembre 2009. Les élus ont accepté à l'unanimité un crédit de 62 millions de francs, dont 48 millions pour la réalisation de la plage. Fait remarquable, aucun référendum n'a été lancé après le vote.

Il faut dire que ce projet est un modèle du genre participatif. Pour le ficeler, plus de 160 séances de concertation auront été nécessaires entre tous les acteurs et usagers concernés de près ou de loin par ces réalisations. A la tête de ces grandes manoeuvres, le Service de renaturation des cours d'eau, dirigé par Alexandre Wisard. «Nous venons du monde associatif, nous avons donc une certaine pratique des projets participatifs!» relève ce dernier. Mais avant de mettre tout le monde d'accord, quatre ans ont passé. Mandaté par l'Etat de Genève, le groupement ADR/EDMS, composé d'architectes, d'ingénieurs et d'envi-

ronnementalistes, a œuvré à la mise au point de ce projet complexe avec l'appui scientifique de l'EPFL. Rien n'a été laissé au hasard. Il a fallu tenir compte du site archéologique du Plongeon, des problèmes liés à la protection contre les vagues, veiller à ce qu'il y ait assez de courant pour renouveler l'eau sans provoquer d'érosions ou d'envasements et quantité d'autres aspects techniques dont les baigneurs n'ont généralement pas idée.

Si les humains ont tout à gagner avec la plage et le port des Eaux-Vives, il n'en est pas forcément de même pour les habitats et la faune aquatique. L'impact environnemental de tels travaux est important, sur le plan quantitatif. En revanche, aucune espèce végétale ni animale ne semble fragilisée par cette intervention qui ne menace pas la biodiversité du site. Différentes mesures vont néanmoins être prises pour compenser ces pertes de surface lacustre, dont l'extension d'une roselière à Chens-sur-Léman, qui sera quatre fois plus grande que celle de la Pointe-à-la-Bise. Pas sûr pourtant que cela suffise à certains défenseurs de la nature.

«Les autorisations de construire la plage et le port devraient arriver en juillet», détaille Frank Pidoux, chef de projet au sein du Service de renaturation des cours d'eau, qui n'ose pas se réjouir pour autant. Car la partie n'est pas encore gagnée. Reste à attendre d'éventuels recours. Nous sommes à Genève, tout de même! Si de tels blocages survenaient à cette dernière étape, impossible de dire ce qu'il adviendra du projet. Mais si les autorisations ne sont pas contestées, la première phase des travaux pourrait débuter cet automne déjà, avec la construction de la digue nord de contention. Le chantier s'étalerait sur trois ans. L'inauguration de la plage étant quant à elle prévue pour l'été 2013.

Une telle occasion ne se rate pas. Il nous reste donc trois ans pour inventer des costumes de bain festifs et assurer, côté brassé. Car la jonction des Pâquis aux Eaux-Vives se fera à la nage. Tous à la flotte, telle sera désormais la devise des Genevois.



Il est important de pouvoir se baigner dans l'eau que l'on boit

Si l'histoire de l'aménagement des rives du lac jusqu'au milieu du XX^e siècle est bien documentée, l'évolution récente de la rade n'a pas fait l'objet d'études approfondies, alors qu'elle a subi de fortes transformations. Les aménagements portuaires ont en effet changé d'usage avec la fin du ballet des barques mécaniques et l'engouement pour la navigation de plaisance.

La pratique de la baignade a elle aussi évolué. A la construction des bains des années 1930

sous l'impulsion sociale et l'esprit hygiéniste (Bains des Pâquis, Genève-Plage) succède, dans les années 1960-1970, celle des nombreuses piscines. Ces réalisations sont notamment liées à l'extension urbaine et la construction des cités satellites. C'est aussi, dès le milieu des années 1960, la prise de conscience d'une dégradation importante de la qualité des eaux du lac. Des panneaux «Baignade interdite» font leur apparition en de nombreux endroits des rives du Léman. Commence alors un important travail pour préserver la qualité de

l'eau avec le traitement des eaux usées dans des stations d'épuration.

La lutte pour la préservation des Bains des Pâquis et leur rénovation, achevée à l'été 1995, a suscité un regain d'intérêt pour la baignade dans le lac et le déassement sur ses rives. C'est d'ailleurs au début des années 1990 qu'est adopté le projet «Le Fil du Rhône», qui prévoit de multiples réaménagements des quais le long du fleuve.

C'est dans le cadre de cet attrait pour les plans d'eau au cœur de la ville que s'inscrit le

projet de plage et port des Eaux-Vives. Il offre une réponse au fort besoin d'espaces publics d'une ville qui se densifie. Il tient compte également de l'évolution des pratiques sociales liées à l'usage des rives du lac, dans un rapport de jouissance retrouvé en toutes saisons.

*Marco Rampini
pour le groupement
ADR/EDMS*

Les piscines n'ont pas perdu de leur attrait Ce sont les plages qui en ont regagné

Les bords de nos lacs et de nos cours d'eau ressemblent plus à des lieux de promenade que de baignade. Un petit air dominical de vacances pour les poussettes et les chiens. Et bien sûr, quelques bancs publics pour les amoureux, qui offrent leurs baisers au vent et aux vagues.

Et il est vrai que l'on apprécie au-delà de tout, ces flâneuses berges bordées d'arbres et de parcs, de gazon et de jardins. Un calme abandon contrôlé y règne. Une apaisante quiétude fleurie nous accueille, laissant derrière nous la ville en sourdine.

Mais les années se suivent, amenant avec elles leur lot de changements et d'évolutions; non seulement dans le paysage, mais aussi et surtout, peut-être, dans les mentalités.

En quelques décennies à peine, l'usager des rives ne pense plus de la même façon. Il veut se réapproprier cet espace différemment et le nommer d'une nouvelle identité.

On le voit bien aujourd'hui. Des projets naissent de toutes parts. Chacun se redéfinit et veut redéfinir, sinon la géographie des lieux, du moins leur fonction. Que se soit le long du Rhône, de l'Arve pourquoi pas, ou encore sur la périphérie du lac.

Ce n'est pas que la piscine ait perdu de son attrait. C'est surtout que les plages en ont regagné. Les bassins bétonnés et en faïence supposent, ou évoquent, des notions différentes. La piscine invite plus à la natation qu'à la baignade, plus à la pataugeoire ou aux plongeurs

Le baigneur lacustre est plus indolent, plus champêtre. Il aime à se prélasser et à jouir d'un béatifique farniente au soleil.

acrobatiques et aux toboggans démesurés, qu'aux jeux désordonnés et aux ricochets.

Toute la rade et les berges de nos fleuves vont ainsi s'habiller de ces beaux projets et de ces nouvelles occupations humaines. Qu'en sera-t-il d'autres lieux, comme les Bains des Pâquis? Une grande interrogation dans cette nouvelle géométrie qui se dessine.

L'accès de ces plages aménagées et gratuites nous contraindra sans doute à nous repenser et à repenser l'organisation de la jetée.

Il est vrai par ailleurs que la question s'est souvent posée sur la légalité d'un droit de péage à l'entrée de ce lieu public. Convention-

nellement, l'Association s'était engagée avec la Ville de Genève pour étudier l'installation d'une caisse en retrait du territoire cantonal. La même convention stipule également l'obligation de surveillance des plans d'eau intérieurs! Quid de la réalité? C'est l'inverse qui se pratique et s'est pratiqué de tout temps. Les bassins intérieurs, délaissés par le public, n'ont jamais fait l'objet d'un gardiennage spécifique, au contraire de la plage, envahie par des milliers de baigneurs. Choix judicieux puisque toutes les interventions de sauvetage, hormis au plongeoir, se font dans cette périphérie sensée ne recevoir qu'une maigre attention.

Une réalité héritée, avec l'entrée payante sur le quai, de la Ville de Genève.

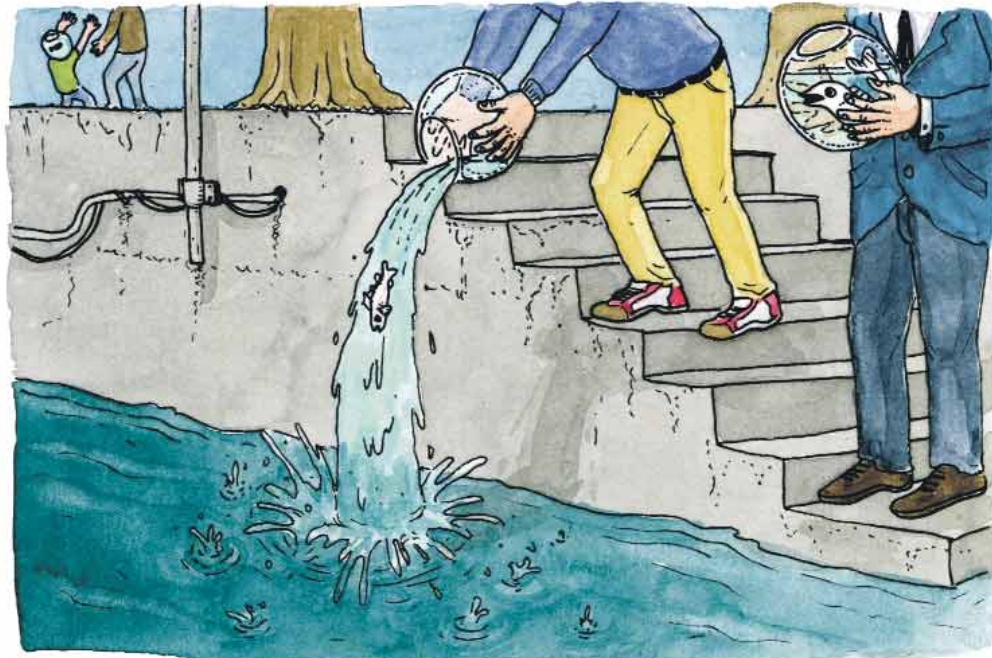
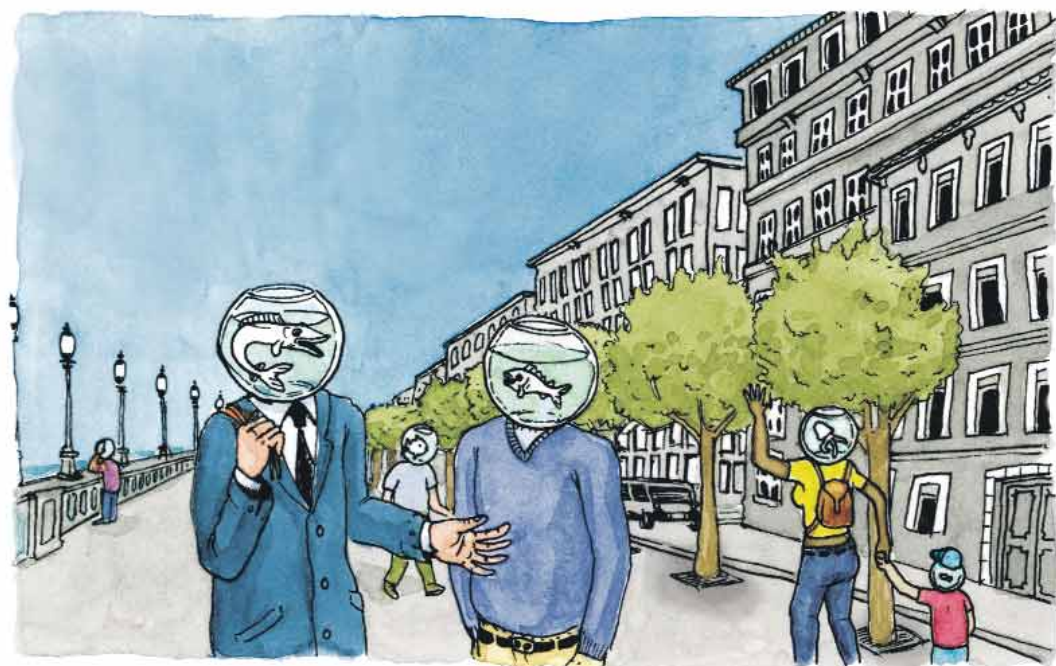
Quoi qu'il en soit, le futur des Bains semble s'inscrire dans cette logique d'une gratuité et d'un abandon des services. En lieu et place des surveillants de baignade et des employés aux caisses et aux vestiaires, se substitueront sans doute des armadas de nettoyeurs matinaux qui quitteront les lieux de bonne heure, abandonnant au flux migratoire des estivants journaliers une plage allant à vau-l'eau, gardée par une théorie de panneaux.

Ce n'est peut-être pas un mal en soi. Les parents devront être plus attentifs, les baigneurs plus prudents. Quant à la saleté accumulée et aux vespasiennes débordantes, et bien... et bien... nous verrons!

Philippe Constantin

Pour les beaux yeux de Genève...

Son titre, «Ma plage», en dit long sur le côté privatif de l'opération lancée par un entrepreneur. L'homme se dit prêt à investir 147 millions de francs pour les beaux yeux de Genève. Par le biais de sa société, Swiss Development Group, Ilyas Khrapunov entend faire décoller Genève-Plage, qui n'en demandait pas tant. Il désire construire, sur le site appartenant à l'Etat, un hôtel trois étoiles, une zone spa & wellness de 3600 m², avec piscine intérieure, hammams, saunas et jacuzzi. Plus une dizaine de cafés et restaurants répartis sur 4300 m², quatre salles de cinéma, un night club, 800 m² de boutiques, des espaces de conférences et même une crèche, pour faire bonne mesure. Ceci tout en maintenant la vocation populaire de Genève-Plage! Depuis janvier, une campagne de promotion occupe tous les terrains, de la place du Rhône au Salon du livre, pour défendre le bien fondé de ce projet pharaonique. Et récolter, depuis peu, des signatures. Le Cercle des dirigeants d'entreprises (CDE) a en effet lancé une initiative populaire non formulée, avec les vagues que l'on sait, histoire de compliquer encore la donne. Si les 10 000 paraphe sont rassemblés d'ici la mi-août, l'initiative arrivera au Grand Conseil, et advienne que pourra. Il se peut que le peuple ait à se prononcer sur ce projet, ou cette envie de voir quelque chose bouger du côté de Genève-Plage. Affaire à suivre, donc. *FNy*



N. CHUARD 2010

Entre deux images

La réalité qui l'attend, celle qu'il convoque et transmet, souvent décalée, décadrée, le photographe Steve Luncker sait encore la replier comme un mouchoir ou la photo que l'on glisse dans sa poche. Rien ne lui est moins lointain que le ciel dans les flaques d'eau. Ses miroirs naturels et aléatoires, qui marquèrent si fort l'enfance et le jaillissement adolescent. Nulle flaque ne pouvait alors échapper à son désir d'y sauter, de s'y ébrouer comme au sortir d'un rêve éveillé.

BERTRAND TAPPOLET

A lors, pourquoi n'y aurait-il plus de photographes assez sauvages pour refuser d'instinct l'avenir sombre qu'on leur prépare? Pourquoi n'y aurait-il plus assez de jeunes gens assez passionnés d'images plurielles, palimpsestes crépitant en pupille comme des mille-feuilles aux dimensions et saveurs multiples? A l'image du regard nomade cher à Steve Luncker, peut-être, repartiront-ils parcourir l'imaginaire et la réalité des corps. De quelle façon dire le monde? Des morgues genevoises, à la plus grande prison à ciel ouvert sur terre, Gaza, en serpentant par l'effeuillage public, le nu féminin magnifiquement encéint et délicatement flouté, le photographe est un arpenteur de surfaces sensibles et de vécus parfois agités. Comme le dit si bien le philosophe français Michel Onfray, il y a toujours le souvenir des premières eaux maternelles, matricielles: «On ne devient nomade impénitent qu'instruit dans sa chair aux heures du ventre maternel arrondi comme un globe, une mappemonde. Le reste développe un parchemin déjà écrit.»

Comment s'étonner dès lors que le photographe plaque, par instants, son objectif avec la vision du nouveau né, empêchant toute distanciation ou recul, mettant le regardeur dans une position malaisante? Forçant son spectateur à se décoller moins la rétine que son vieux fond placentaire de certitudes sur qu'est-ce qu'une image et ce qui la constitue.

Avec le naturel des saisons qui reviennent, chaque matin, Steve Luncker se glisse entre ses songes de corps devenus ici, paysage parfois abstrait ou là, tâche floutée à identifier au bord d'une voie ferrée. Pour les Bains des Pâquis, il mêle image fixe et en mouvement. Se déploie ainsi l'intimité rapprochée avec son cher sujet: une femme se dévêtant dans l'espace confiné d'une cabine des Bains, où le regard entre moins par effraction que comme s'il n'y avait plus de limites entre le corps et la vision qui le saisit. Mais tout autour et dans le corps féminin même, s'inscrit aussi le dehors, le public, «l'extimité» grand angulaire d'une jetée. Avec son étendue aqueuse, sa tyrolienne menant au plongeur, sa ligne d'horizon scrutée par un regard en pare soleil au premier plan. L'état d'esprit correspond à un flottement entre deux eaux, deux images, deux réalités dont l'association peut ouvrir sur le phantasme. Ou la rêverie...

Les deux images surimpressionnées, – le corps qui se dévêt, le paysage qui le revêt – s'animent, offertes à la vue et au sus de tous. Elles sont issues originellement de deux photogrammes. Eux-mêmes tirés d'un film réalisé à fleur de peau de la futur ou ex-baigneuse inscrite dans le paysage par le montage, une étendue cutanée et sous-cutanée habituellement bornée à ses lignes de corps. Et qui rejoint ici l'infini du paysage superposant l'urbain, à une nature recomposée, et un nu que l'on croirait ressusciter des pans entiers de l'histoire de la peinture. «Ce projet s'est construit en entrant d'abord dans une cabine-vestiaire de ces bains publics, espace privatif où, en général, le regardeur n'a pas accès, afin d'y filmer une jeune femme passant de ses habits de ville au maillot de bains. La scène est enregistrée sur un support 16 mm en noir-blanc. C'est moins le regard coulissant de l'œil par le trou de la serrure, que de placer la vision dans un autre côté, passé le seuil de ce lieu exigu. Dans une galerie, ce filmage se

projetait sur une image fixe agrandie au format d'1 mètre par 1 mètre 50. Cette image agrandie est elle-même sélectionnée d'un autre film tourné en 16 mm noir-blanc sur les Bains des Pâquis. C'est ainsi une double image qui se mélange en boucle au fil d'un montage de projections et dont le tirage ici ne retient qu'une combinatoire, un moment», détaille le photographe.

Il y a une dimension palimpseste dans cette image se révélant à plusieurs niveaux pouvant être contradictoires. Avec ce désir de jouer entre les matériaux, les lieux, les temps. Mais également par couches successives dans leur matérialité. Le photographe recourt ainsi au trichlorure d'éthylène pour intégrer une image dans l'autre. D'où un aspect aléatoire dans cette manière singulière de former, de sédimenter une image. Qu'en est-il de ces couches successives et de l'image fantôme? Après un temps d'hésitation, Steve Luncker se jette à l'eau: «Le film, lui-même, alterne passages flous et nets dans ce souhait de garder le côté brut de la captation du réel. N'étant pas cameraman, le désir initial était celui de produire des images sans se soucier de la qualité, de leur rendu technique intrinsèque. Des images souvent très contrastées. Car l'on oublie souvent que le cinéma est éclairé même en plein jour. Le procédé part de la photocopie de l'image originelle choisie. Il se poursuit grâce au trichlorure, qui permet de réaliser des superpositions à partir de photocopies des images. Le fait de convoquer pareil procédé marque une envie de faire retour à la mécanique, à l'odeur. Ce, à une ère où des logiciels de traitement de l'image visent à évacuer tout pixel ou bruit. Cela rejoint l'esprit du travail initialement proposé.»

Jouer sur le bruit en agrandissant largement le minuscule rectangle de l'image d'un film, c'est moduler un défaut parasite dégradant la qualité de l'image, un peu comme le grain en photo argentique. Cela nous rappelle qu'un système d'enregistrement d'image comme un appareil photo ne restitue pas l'image de manière parfaite, si tant est que cette dernière puisse se définir. Joan Fontcuberta est, lui, parti d'un photogramme agrandi du film culte des sixties d'Antonioni, *Blow up*. Le photographe catalan déploie une démarche se situant entre l'installation plasticienne et le labo photo. Elle interroge à la fois le matériau filmique et l'image. A sa manière, le travail de Steve Luncker est traversé d'une identique quête de l'identité photographique. Comment parvient-on à reconnaître le réel dans une image photo? Pourquoi concède-t-on cette confiance en l'image photo vue comme une transcription littérale de la réalité?

Conservé au mouvement représenté sa continuité et son flux, en chargeant cette image elle-même de prolonger ou de relayer la dimension rythmique du film. Il y a ainsi, en cette double page du *Journal des Bains*, un authentique montage cinématographique, c'est-à-dire les raccords de photogrammes à séquences. Non, vous ne rêvez pas, vous êtes bien au cinéma. Qui plus est portable si ce n'est pliable.

Steve Luncker s'est souvenu que, dès l'origine, le cinéma fut une invention purement mécanique, enregistrant, grâce à la photographie, les manifestations mouvantes de la vie extérieure: les vagues, le train en marche, le jet d'eau. La figure du jet d'eau est l'un des grands lieux qui balisent notamment l'imagi-



Fred Merz
François Wavre
Jean Revillard

Les Drap'Eaux flotteront à nouveau

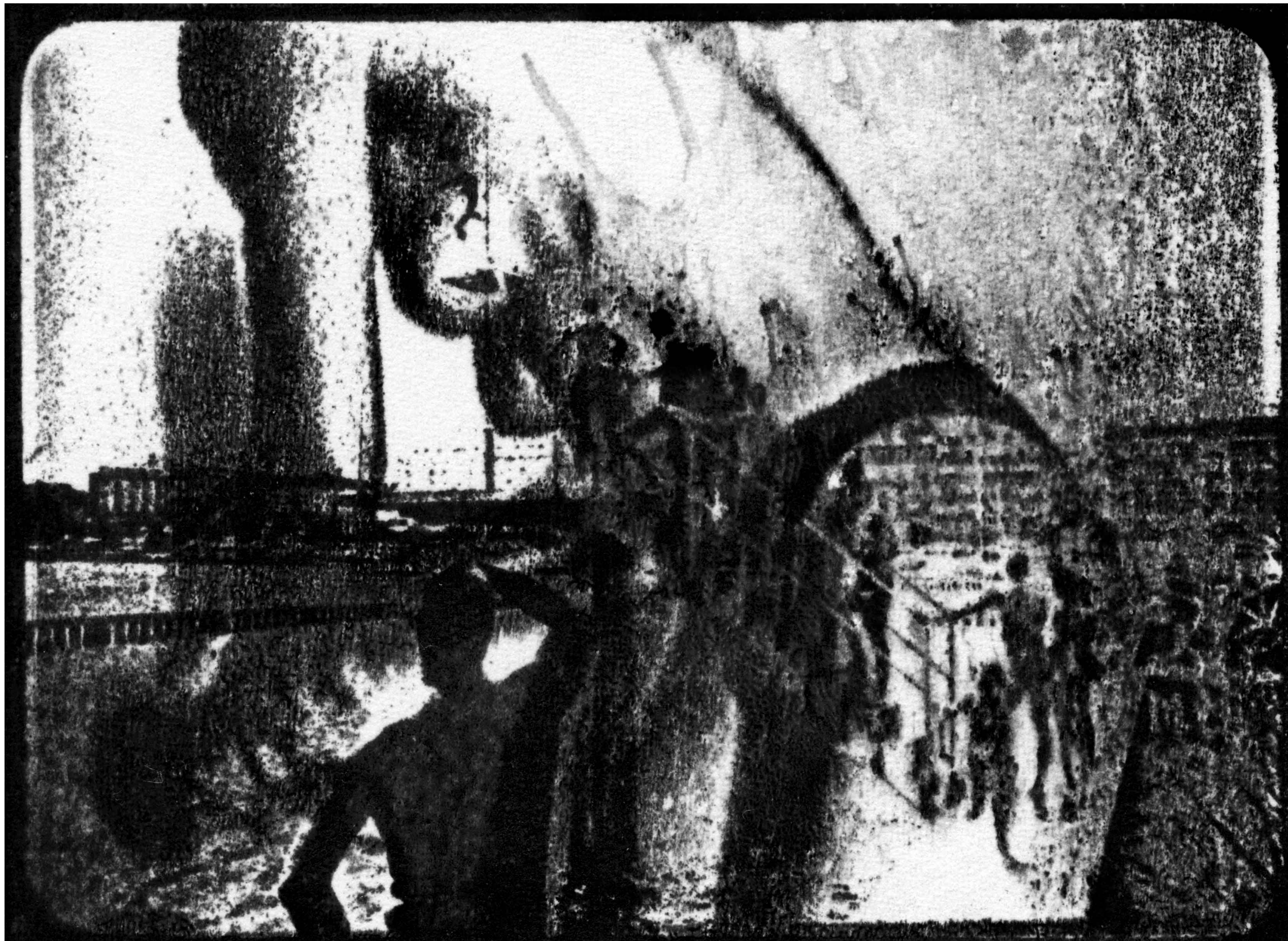
Dix petits jours et puis s'en vont. Les 24 grands drapeaux qui ont hissé l'eau sur le pont du Mont-Blanc ont déjà disparu. Ce pavoiement artistique a flotté dans la rade du 21 au 31 mai, le temps que se déroulent la Journée mondiale de la biodiversité et celle des trois villes suisses dans leur pavillon de l'Exposition universelle, à Shanghai, sur le thème «qualité de l'eau, qualité de vie» (lire page 22).

Pour tous ceux qui n'ont pas eu le temps de voir ces Drap'Eaux, une séance de rattrapage est prévue du 1^{er} au 8 septembre, à nouveau sur le pont du Mont-Blanc. On pourra y apprécier le travail des six photographes de l'agence Rezo, qui ont tous fourni quatre images, bien dans leur style. Agrandies sur des tissus mesurant trois mètres par trois, ces photographies témoignent toutes d'une approche différente de l'eau. On la boit, certes, mais on s'en asperge pour se laver, pour jouer, on y barbote parfois, qu'on soit homme, canard ou jouet. On y plonge aussi, et de haut, avant de se muer en poisson et se faufiler dans les fonds lémaniques.

Ces scènes aquatiques sont signées Jean Revillard, Nicolas Righetti, Fred Merz, Christophe Chammartin, François Wavre et Alan Humeroze. Elles se découvrent ici en format plus modeste, mais non chahutées par les vents et la pluie, ou sur le site de l'agence, www.rezo.ch.

naire aquatique dans la France de l'après-guerre. Germaine Dulac en fait un motif totémique de son œuvre de cinéaste. Ne le retrouve-t-on pas dans les mélodrames du début de son parcours artistiques comme *La Mort au soleil* (1921), ainsi que dans ses films plus théoriques et personnels, tel *Arabesques* en 1929. En optant pour un rendu proche de l'eau forte, du dessin hugolien à l'encre ou au fusain, ou de la photocopie à l'ère de la reproduction mécanique, Steve Luncker nous rappelle une dimension historique et sociale essentielle. Ce jet d'eau que les flâneurs des Bains ne contemplant que distraitement qu'entre deux baisers glacés brûlants ou autant de bouchées nutritives et farniente solaire, ce jet d'eau générique, en Europe fait encore partie intégrante de la vie de la population dans l'après-guerre. Tant au fil des rues que chez les riches bourgeois qui peuvent s'en permettre l'installation dans leur propriété.

Chez Steve Luncker, le sujet ne s'offre pas au premier coup d'œil distrait. Sa qualité, son défi impressionnant dans l'aplat de double page est de pas prendre son regardeur pour un prétraité du regard, lui demandant de faire jouer ses cadrages intérieurs, ses focales multiples et sa sensibilité de découvreur. Pour qu'enfin l'image se révèle et se dévoile à lui dans le même mouvement.





Zurich: les sirènes de la Limmat

Bains pour les femmes le jour, lieu culturel mixte le soir, les *Frauenbadi* sont une véritable institution au cœur de la ville.

FRANÇOISE NYDEGGER

Dommage, Messieurs! Vous ne les verrez jamais de jour. En vrai, s'entend, pas comme sur ces images prises à l'aide d'une *camera obscura*. Impossible pour vous de goûter au charme de ce lieu hors du temps: les «*Frauenbadi*» vous sont tout simplement interdits. Du moins jusqu'au soleil couchant. Car sur le coup de 19 h 30, quand les pratiques estivales sont plus à l'apéro qu'à la baignade, ces dames replient leur linge et se changent.

Les hommes entrent alors dans la ronde. Sur la plante des pieds. On se déchausse, quand on entre en ce lieu, un peu comme dans un sanctuaire. Ce n'est pas pour rien que les activités culturelles et gourmandes qui animent les soirées d'ici ont pour nom «*barfussbar*».

Ces installations au charme suranné se déclinent exclusivement au féminin lorsqu'elles sont sous la responsabilité du Service des sports municipal. Du personnel aux usagères, il n'y a que des femmes. De tout âge, m'a-t-on assuré. Il y en aurait jusqu'à 450 les jours de grand beau temps, étalées autour du bassin intérieur, s'aventurant dans le bassin extérieur,



Photographies Thomas Bochet



Photographie René Ulmann

nageant ou papotant au frais. J'aurais bien aimé me mêler à la grande foule des sirènes de la Limmat. Sauf qu'en ce premier jour de juin, il n'y a juste personne aux *Frauenbadi*. Exception faite de l'employée œuvrant à l'entrée. Emmitouffée dans son anorak elle m'annonce, la mine contrite, une température de l'eau frisant les dix degrés. Et la fermeture probable des bains pour l'après-midi qui s'annonce orageuse.

Pour l'ambiance, il faudra repasser. Ou faire comme si: imaginer les naïades se dorant au soleil et les empreintes qu'elles laissent sur ces planchers polis, l'odeur entêtante de l'huile solaire, les rires complices, les éclaboussures autour des plans d'eau. Imaginer encore la variété des maillots de bains, les confidences échangées entre ces amies, et toutes ces allées et venues derrière les tentures bleu et blanc masquant les vestiaires. Il n'y a pas de portes aux cabines des *Frauenbadi*. Elles serviraient à quoi? Par contre, on trouve des livres mis à disposition des habituées, des plantes aromatiques, des palmiers bichonnés par des mains vertes, un kiosque garni de produits bio pour faire saliver les baigneuses. Exactement le genre d'endroit où l'on se prélasserait avec bonheur, entre femmes, et à l'abri des regards indiscrets. Mais pour l'heure, hormis quelques canards se dandinant sur les planchers et les cloches des églises alentours donnant de la voix, c'est le vide, le calme plat.

Une telle expérience aiguise le sens de l'observation. L'œil apprécie les volumes de la construction qui remonte à 1888, avec ses tours d'angle d'inspiration orientale, ses coquetteries ornant la partie supérieure des installations, côté quai. Quelques surfaces en verre dépoli

permettent à la lumière d'entrer par trois côtés dans cet espace clos, tout en préservant son intimité. Autrement, il n'y a que du bois. Peint avec ce blanc tirant légèrement sur le vert. L'atmosphère est à la douceur. Les hommes de la ville ont-ils l'équivalent dans les «Schanzengraben» qui leur sont réservés, non loin de là?

Il y a bien un homme qui va arriver aux *Frauenbadi*. Jonas Thiel. C'est lui qui, il y a treize ans, a ouvert le site aux plaisirs de la culture. Et aux messieurs. «Nous avons ici cinq pieds pour travailler» aime-t-il à dire. Après avoir négocié un contrat avec la Ville de Zurich permettant à son association privée de disposer des installations en soirée, selon des règles bien précises (pas plus de 150 personnes sur place, fermeture à minuit, pour ne pas indisposer les riverains) il a développé son *barfussbar* avec un joli succès. Le kiosque, autrement dit la buvette, est tenue la journée par des filles et devient mixte à l'approche de la nuit. «De mi-mai à mi-septembre, il y a tous les mercredis le rendez-vous "kulturmittwoch", avec la venue de très bons groupes de musique, et tous les dimanches "la Balera", où l'on danse.» A pieds nus, il va sans dire, pour autant que la température soit d'au moins 18 degrés. «Le jeudi, le bar est simplement ouvert, avec parfois des lectures de textes ou de petites animations. Les autres soirs de la semaine sont réservés aux manifestations privées, buffets d'entreprises, anniversaires, mariages, dont les revenus permettent de financer nos activités culturelles.»

Côté vie nocturne, les *Frauenbadi* font encore figure d'exception à Zurich. «Nous avons défriché le terrain pour les autres bains, où quelques animations culturelles commencent à être proposées» constate Jonas Thiel. «Mais il faut y aller tranquillement et respecter le contrat passé avec la Ville, notamment les heures de fermeture. Car au moindre dérapage, c'est l'ensemble de la programmation qui est remise en cause.» Alors, quitte à couper l'ambiance quand c'est nécessaire, en gardant les yeux rivés sur sa montre, le responsable du *barfussbar* assure aux Zurichois de belles soirées à venir.

Zurich-les-Bains

La cité de Zwingli semble bien plus dégourdie et joyeuse dans son rapport à l'eau que celle de Calvin. A Zurich, on peut se baigner partout: dans le lac, la Limmat, dans un canal. Et même dans des piscines. Si les *Frauenbad* sont sans doute les bains les plus pittoresques et les plus branchés, il en existe quantité d'autres qui méritent le détour. C'est pourquoi la Ville propose un petit dépliant fort bien fait qui répertorie les 23 lieux de baignade dont elle a la gestion. Certains sont gratuits, comme l'adorable *Katzensee*, un coin de nature aux confins de la ville, ou les très urbains *Unterer Letten* ou *Oberer Letten* qui se font face. Sur le lac, les installations sont généralement payantes. A signaler les magnifiques *Enge*, une installation flottante aux lignes modernes comprenant un sauna, et les *Utoquai* sur l'autre rive, avec ses généreuses terrasses en bois et ses parties séparées hommes et femmes. Si les entrées sont chères pour une journée (7 francs), les adeptes de la trempette en eau vive ont la possibilité de prendre un abonnement valable à l'année ou à la saison pour l'ensemble des installations balnéaires.

Frauenbad, Stadthausquai, 8001 Zürich
Ouvert de mi-mai à mi-septembre
044 211 95 92
www.sportamt.ch
www.barfussbar.ch

Une plongeuse professionnelle

Six heures. Le lac est d'huile ce matin. Une flaque brumeuse et fantomatique de laquelle émergent par endroits, comme en filigrane, les berges pâles d'un territoire aux contours flous et secrets. Dans le coton du paysage, on devine parfois le cri ou le vol de quelque oiseau lacustre.

PHILIPPE CONSTANTIN

Tous les matins ne sont pas semblables. Il arrive aussi, l'hiver venu, que le gel fige toute chose d'une robe de glace ou de givre. Il arrive que les vents se prennent pour des dieux furieux et dictent leur loi impitoyable, giflant le lac d'une morgue glacée. Le travail non plus n'est jamais identique. Hier, c'était sous l'eau le labeur harassant des chaînes d'amarrage à tirer et à tendre, le renflouage d'un bateau, l'inspection peut-être d'un barrage ou de piles de pont.

Le lac est magnifique, toujours changeant. Sur les barges de chantier, l'impression de glisser comme dans un rêve est bien réelle. Piloter ces pontons est un exercice parfois ardu, subtil, selon les vents ou les courants. Il faut alors rester à terre, comme un goéland blessé, maladroit et ivre en apparence pour réparer le matériel fatigué ou graisser les moteurs.

Il n'y a qu'une seule femme sur le lac qui exerce ce métier. Quand je l'ai vue, si petite, si fine, si féminine, je n'ai pas cru que cela fût possible. C'est un métier d'hommes, de durs à cuire au langage serti de noises, au vocabulaire haut et salé, des hommes tannés prompts à mettre la trinquette sur le verbe ou à emballer les hélices comme des foulons dans la pourpre des mots.

Le pire, ce sont les chaînes. Un travail d'esclave dans la vase épaisse qui vous rend aveugle. Des quintaux de ferraille à charrier dans la boue et les algues, qui vous blessent les mains et vous rompent le dos, alors que déjà, pour disparaître sous les amarrages, il a fallu s'encombrer de tant de plombs. Les manilles s'imbriquent au jugé entre les maillons, les doigts engourdis par le froid persistant.

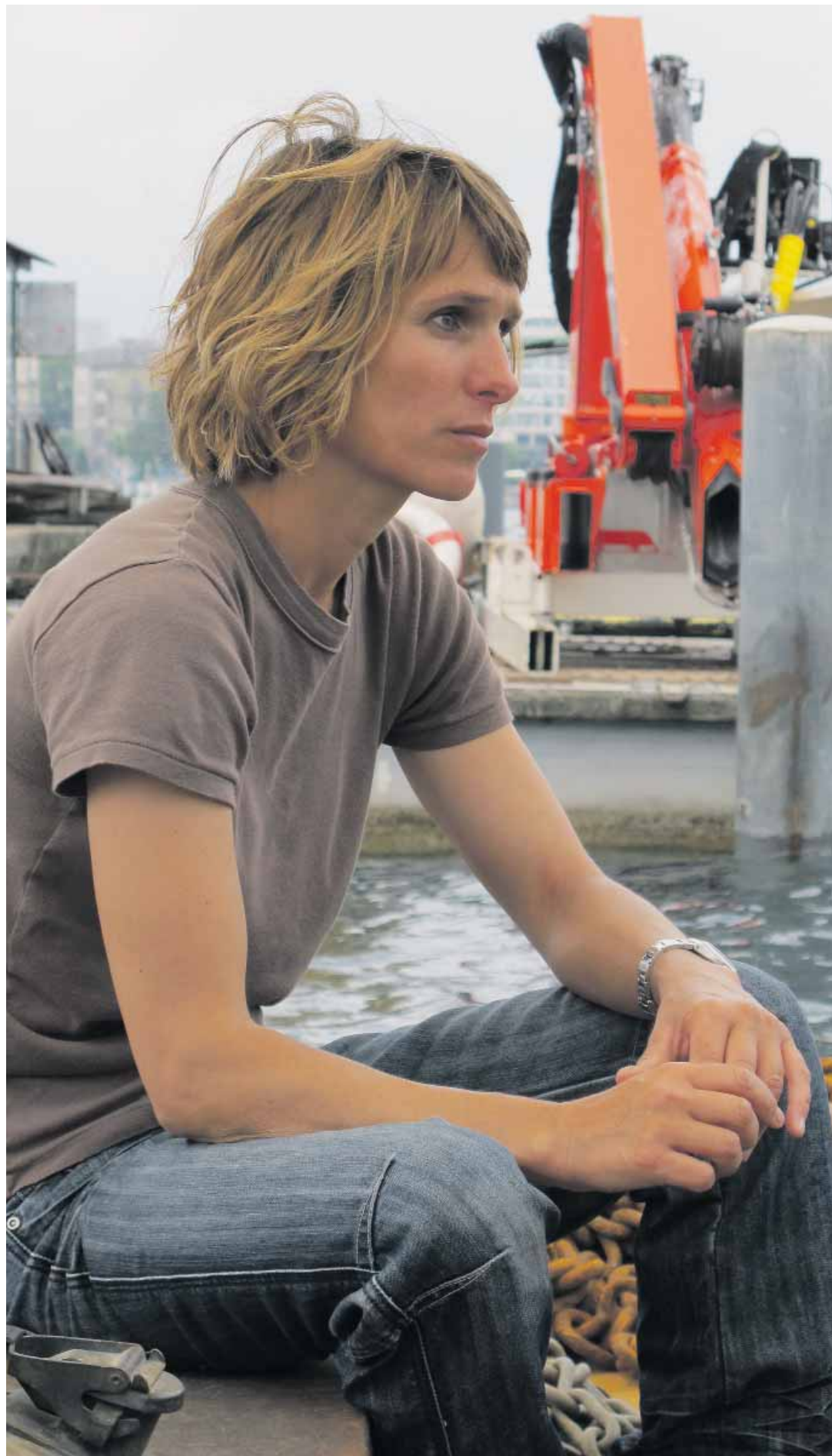
D'autres moments demandent moins, heureusement, mêmes s'ils restent éprouvants pour le corps. Ici, il s'est agi de vérifier que les batardeaux de l'écluse fermaient bien, ailleurs, d'inspecter et de colmater une conduite qui serpente sous le Rhône. Ailleurs encore, de nettoyer, par plus de cinquante mètres de fond, la crépine qui alimente le réseau en eau potable. Souvent aussi, il faut arrimer, au milieu d'une rade ou d'une autre, des pontons que des artificiers illumineront bientôt d'un joyeux capharnaüm de couleurs. Au sortir de l'hiver, les renflouages prennent le dessus. C'est l'heure, alors, de plonger vers ces fonds avides d'épaves pour les y soutenir.

L'Université fait également appel à ses services. Dont les archéologues, qui débottent comme des asperges les pieux d'une occupation néolithique sur pilotis en face de La Grange. Ou les biologistes pour des prélèvements ou l'installation d'instruments de contrôle au large de la Versoix.

Elle a longtemps parlé de ce que je ne saurai jamais retranscrire. C'est une musique qui égraine les notes parfaites d'une nature rousseauiste, le rêve calme des âmes paisibles et tranquilles, comme chez Ramuz parfois, ponctuées de grains et de tempêtes, de souffrances et de dénis.

Il y a des blessures bien sûr. Le corps ne veut plus toujours faire corps avec le métier. Les fatigues, mesurées à l'aune des tempéraments de la météo, s'épuisent en des callosités rugueuses et des jointures mal calfatées. Tout grince, comme sur un vieux trois-mâts: coudes, épaules, vertèbres. On ne sait plus si la corde effilée de la vie tiendra encore longtemps tête aux têtes de pont. Il y a dans ce bonheur-là un épuisement qui ne se dit pas, et la fierté d'appartenir à cet univers des quais.

L'usure naît ici de l'humidité, de la dureté du travail, qui n'est jamais innocent ni simple.



Photographie Philippe Constantin

Il y a comme un rêve pourtant à voir passer ces agrès de travail dans la lumière naissante ou, tard le soir, sous le phare qui s'incline dans le soleil couchant, au retour d'une plongée.

On les envierait, ces marins et ces travailleurs du lac, paisibles sur leur barque comme des hérons. Mais de cendres aussi ils s'habillent, pour signifier la rigueur et les horaires. Le seul temps mort est celui du retour au port, avant que tout, encore et toujours, ne recommence comme hier dans le même rythme du clapot ou des vagues. Avant que le rêve ne redevienne réalité et peines, de sentir toutes ses articulations, jouer la partition d'un violon désaccordé.

C'est un parcours inédit sans doute, atypique comme on dit aujourd'hui, que celui de cette femme. Du théâtre à l'école, les arts déco quand cela s'appelait encore ainsi, une créativité en diable, toute axée sur le passé et la mémoire, avant de courber vers l'enseignement de la plongée et les voyages lointains, avant de se défilier, trente-cinq images par

seconde, vers le cinéma et les grands espaces sous-marins, avant de rêver d'une Grèce qu'une voyante lui avait prédite et qui a fini par devenir réalité. Ce sont ces métiers d'homme qu'elle a imaginés pour elle, refusant de courber l'échine pour se glisser dans l'onde des eaux, de la nature seule et de la création.

Sans doute sous l'eau, par dix ou cinquante mètres de fond, y a-t-il aussi un peu de repos. Mais c'est un endormissement dangereux, qui en en une seconde mesurée, peut ne jamais vous laisser revenir.

Je suis resté ébahi par tant de volonté et de courage. J'ai longtemps voulu être à sa place et me mouvoir moi aussi, comme un brochet dans le courant de mes rêves. Mais je sais que je n'en aurais ni la force ni le courage. Je ne trouve, à l'orée de cet instant, que l'énergie de lever un bras pour saluer cette sirène d'un autre monde, surgie du conte d'un temps révolu: celui, peut-être, quand les marins se déguisaient en femmes pour faire croire à leur pérennité.



éveil musical dès 12 mois
+ ateliers artistiques pendant les vacances

carouge
grand-saconnex
nyon
petit-saconnex
www.labulledair.ch
022 788 36 22

la bulle d'air



espace musical
explorer, ordonner, intégrer

Improviser la musique

éveil musical dès 3 mois
instruments dès 4 ans
cours pour enfants en difficulté/
handicapés

www.espace-musical.com
022 700 17 90



Mobilier
écologique,
artisanal ...
et régional!

lemoine-creations.com

VENTS DU MIDI

VENTE,
RÉPARATION,
LOCATION

26 RUE DES GROTTES
CH-1201 GENÈVE
TÉL. +41(0)22 733 47 22
WWW.VENTS-DU-MIDI.CH

LUNDI 13H30-18H30
MA-VEN 10H00-12H30
13H30-18H30
SAMEDI 09H00-12H00

librairie
autogérée depuis 1975
du Boulevard

*Se délasser, réfléchir
A tous les âges
Sous les livres, la plage!*

34, rue de Carouge · 1205 Genève
tél. 022 328 70 54 · librairieduboulevard.ch

Gustave DESARNAULDS

Variations sur un thème lémanique



Galerie du Prieuré 1009 Pully

vernissage le vendredi 9 juillet dès 18 heures
exposition du vendredi 9 juillet au samedi 24 juillet 2010

heures d'ouverture : mercredi, jeudi et dimanche de 16h à 20h
vendredi et samedi de 10h à 12h et de 16h à 20h

Poésie avec Claire GENOUX et Charles VIQUERAT le vendredi 16 juillet à 19h

- Réaliser les imprimés sous forme de journaux et ainsi contribuer à la protection de notre environnement:
 - Recyclage du papier et des autres matières premières bien rodé
 - Faible émission de CO2
 - Organisation minutieuse de nos installations industrielles en sont le B-A-BA au CIE
- Tirer profit des certifications prestigieuses du Centre d'impression Edipresse
- Choisir entre 3 formats

Vous avez des questions?
Nous avons des réponses:



Centre d'impression Edipresse SA
www.cie-imprimeries.ch
Tél. +41 21 349 57 57



Vues d'un point

Point de vues sur le radeau. Le Louvre, février 2010. Photographie Denis Ponté

SERGE ARNAULD

Faites la faveur aux hommes d'observer dans une petite chose les notions communes et générales des choses qui servent à faire connaître les plus grandes et les plus petites.

Saint Augustin, *Ce que c'est que le temps*

Devant soi du côté de la jetée il y a, à portée de bras, les deux grands radeaux. Dans le lointain se voit le pays de Vaud. Derrière soi du côté des bassins d'apprentissage clôturés, à portée de vue, il y a aujourd'hui deux grands bateaux à vapeur qui ont pour noms *La Suisse*, amarré sur la rive droite et *Savoie*, à l'arrêt sur la rive gauche. Plus loin, il y a le pont de l'Île, sur le Rhône, actuellement en réfection et la passerelle des Vernets sur l'Arve, en rénovation elle aussi.

En soi il y a le gardien des Bains dont le sobriquet «Soudure» désignait un Hercule des Pâquis portant le maillot de corps blanc, les cuissettes bleues et de solides sandales. Ce veilleur robuste est associé dans la mémoire à «Porte-Bonheur», sobriquet d'un vendeur de billets de loterie, posté devant le Grand-Passage. C'était un santon des Rues-Basses, vêtu en ramoneur qui se muait à la belle saison en marchand de journaux ambulants, annonçant à voix haute les titres de la presse aux baigneurs des Pâquis.

Ces vues devant soi et derrière soi, cette vision en soi vont illustrer ce qu'a décrit Saint Augustin lorsqu'il se demandait *quels noms il faut donner aux différences de temps*:

«Ce qui me paraît maintenant avec certitude, et que je connais très clairement, c'est que les choses futures et passées ne sont point, et qu'à proprement parler on ne saurait dire qu'il y ait trois temps, le passé, le présent et le futur: mais peut-être pourrait-on dire avec vérité, qu'il y a trois temps, le présent des choses passées, le présent des choses présentes, et le présent des choses futures.»

Reparlons du pont de l'Île qui relie ce qui fut le donjon de la forteresse bâtie en 1219 par l'évêque A. de Grandson à la cité où nous vivons. C'est dans la seconde moitié du XIII^e siècle que les habitants de Genève ont tenté d'obtenir des droits détenus par le clergé de l'époque.

Reparlons du bateau à vapeur *Savoie*: c'est aussi dès le XIII^e que la peur des comtes puis

des ducs de Savoie va obséder Genève pendant cinq siècles.

Reparlons de la passerelle des Vernets, nommée pont de l'Agriculture au temps de l'Exposition nationale suisse de 1896. C'est à cette date qu'est présenté d'un côté de l'Arve «Le Village suisse», l'imagerie apaisante d'un paradis alpestre. De l'autre côté de la rivière est montrée la Suisse nouvelle; là se trouvent les pavillons *Matériaux de construction*, *Matériel de transport*, *Machines et électricité* et cetera. A cet endroit, la force sociale de travail est mise en valeur, tel le bonheur de l'Arcadie, car la Suisse a pressenti assez tôt l'importance de l'activité d'industrialisation comme une nécessité de son développement.

Un premier aspect de la vue extérieure et intérieure, prise des Bains des Pâquis, nous rattache ainsi à des valeurs et aux tourments qui ont fait et font encore l'actualité de ce lieu: la liberté, la menace: les dangers annoncés et écartés lors de la votation populaire du 25 septembre 1988 en témoignent.

La division opérée entre la nostalgie du monde idéal de la Nature dans son immutabilité et la construction d'un ordre économique et social, porteur de promesses et d'illusions, en est le second aspect.

Reparlons des radeaux. Pour le nageur qui la vise, cette construction flottante s'apparente au cheminement que le créateur entreprend dans son œuvre. L'atteindre est un but qui semble être une halte. Si le soleil brille, si l'eau est fraîche, le retour sur la terre ferme requiert un moment d'hésitation. Entrer dans le travail de l'œuvre et en sortir ne

sont pas de simples mouvements inverses. La tentation de l'abandon est vive sur le radeau. Le sentiment d'abandon l'est également, notamment lorsque l'on est encore enfant. Comme l'œuvre elle-même, le radeau isole et rassure.

Si le radeau se rapporte à l'œuvre, en ce printemps 2010 qui marque le centenaire du bateau *La Suisse*, célébré à Morges, il est opportun de citer un ouvrage peu connu, écrit dix ans après l'entrée de Genève dans la Confédération helvétique. Il s'agit d'une comédie-vaudeville représentée le 4 décembre 1823 sur le théâtre de Genève, publiée anonymement en 1824. Deviner que l'auteur de la pièce *Le bateau à vapeur et le remède Leroi* se nomme Salomon Cougnard, un avocat membre du «Caveau genevois» (confrérie de littérateurs et de chansonniers) était alors un secret de Polichinelle. La singularité première de l'ouvrage réside dans un événement autant excitant qu'effrayant pour l'époque. Le premier bateau à vapeur, le *Guillaume Tell*, est lancé depuis le quai des Eaux-Vives, le 28 mai 1823. Ce sont des étrangers qui ont l'initiative de cette entreprise: le constructeur bordelais s'appelle Mauriac, le capitaine se nomme Errington, et le consul américain Church est le promoteur grâce auquel le bateau est établi sur le lac.

L'attrait, outre «les promenades romantiques en vapeur» (selon l'expression ironique du texte), est la manière favorable de considérer dans la comédie les étrangers anglais, parisiens et allemands qui ont du nerf. Telle est l'expression choisie pour les honorer. L'effroi, outre la crainte de l'auber-

giste près de ses sous qui redoute une perte de nouveaux clients en route sur le Léman et qui pleure sur sa recette: «Ne suis-je pas à la veille d'être ruiné, si ce damné bateau à vapeur finit par avoir de la vogue», s'exprime dans la chanson *Que d'établissements nouveaux*. Le machinisme est redouté ici globalement: «Mécanique pour un bateau, / Pour un fauteuil, une voiture, / Machines pour puiser de l'eau, / Machines pour l'agriculture, / Machines pour tous les états, / Machines pour la politique; / Vous verrez, bientôt qu'ici-bas, / Tout marchera par mécanique.»

Cet ouvrage traite également du remède Leroi, la potion miracle de toute affection du moment venant d'être mise en vente à Genève et dont il est chanté les bienfaits dans l'air *Du remède Le Roi*: «Ce remède est un purgatif / Singulièrement laxatif, / Détersif et résolutif, / De l'état le plus malade; / Accompagné de vomitif, / Son résultat est positif, / Pour tout on peut en faire emploi; / Voilà le remède Le Roi... La chanson s'achève par ces mots: «Son résultat plus qu'incorrect, / Est de hâter notre convoi, / Voilà le remède Le Roi.»

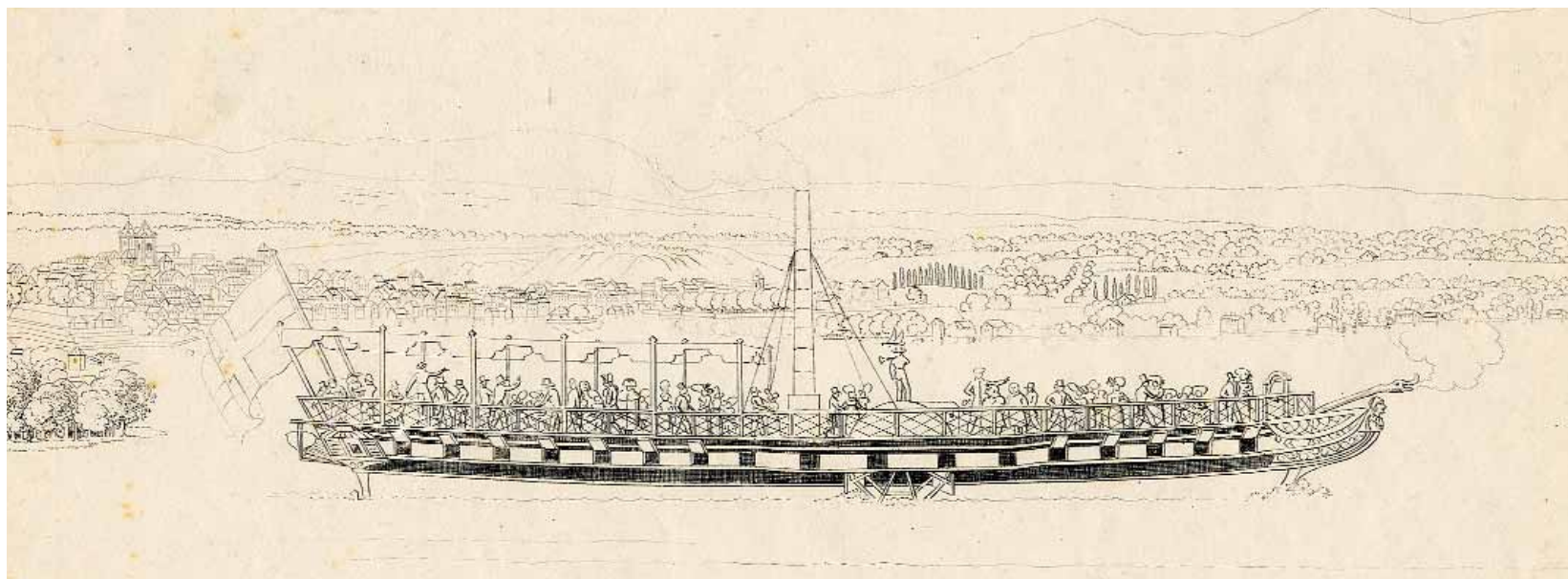
Importance du moyen de transport novateur et insignifiance du placebo «naturel» consolateur sont les enjeux du vaudeville. Deux compères, l'aubergiste vaudois Plumart, de Rolle, et le pharmacien d'origine genevoise Sénemann, vivant à Vevey, ont des avis opposés sur l'intérêt du bateau et du remède dont ils redoutent les dangers. Leurs enfants Louise, fille du premier et Julien, fils du second, sont par ailleurs épris l'un de l'autre. La fable est entendue. L'alliance est ici, au bout des doigts du couple; l'alliance est là, au bas des traités d'union, scellée par la signature des autorités politiques. Le contexte de la différence de sensibilité entre Vaud et Genève donne du piment à l'ouvrage qui s'achève par ces mots: «...Nous vous demandons votre amitié en échange de la nôtre. Les habitants du Canton de Vaud et du Canton de Genève sont faits pour s'estimer et s'aimer mutuellement, et la nouvelle communication qui s'établit entr'eux, ne peut que resserrer encore les liens fédéraux et particuliers qui les unissent.»

Depuis belle lurette à Genève les chansons oubliées de J.-A. Mégevand, l'un des musiciens fréquentant le «Caveau genevois», *Point de soucis pour le buveur* ou *Le vin et les chansons* contribuèrent à manifester la reconnaissance d'autrui, afin de s'aimer et s'estimer mutuellement. On doit à ce musicien plusieurs airs nouveaux destinés à la comédie-vaudeville précitée.

Aux Bains des Pâquis nul ne croit durablement au désenchantement de Marc Monnier (1829-1885) qui, évoquant la révolution politique radicale en lui opposant les rires et les satires du Caveau genevois, écrivait en 1874, navré: «Vinrent les événements de 1841, de 1846. Genève s'assombrit tout à fait et se divisa. Les banquets, les fêtes, les abbayes militaires persistèrent à se réunir: mais la gaieté d'autrefois avait disparu. Nous doutons un peu qu'elle soit revenue.»

Le doute se soigne-t-il?

Sans doute. Souvent le doute se guérit par le doute, tant que l'innocence et la volonté l'habitent momentanément.



Le bateau à vapeur *Le Guillaume Tell*. Centre d'iconographie genevoise



Une journée de la vie des Bains

PHILIPPE CONSTANTIN
PHOTOGRAPHIES FAUSTO PLUCHINOTTA

La nuit se détache lentement par plaques grises qui se diluent dans le jour naissant. Des flâques de lumière s'épandent dans l'air, redéfinissant continuellement de nouvelles frontières imaginaires.

Depuis quelques heures déjà, pourtant, des ouvriers sont là qui organisent de propre la géométrie des lieux, repoussant au loin les détritiques de la veille.

On imaginerait presque, à les voir ainsi projeter tant d'eau par la gueule de longs serpents noirs striés de jaune, qu'ils sont les artisans de la défaite temporaire de la nuit. Elle recule de plus en plus, lavée, détrempe, se délitant dans le reflet d'arcs-en-ciel que les nettoyeurs semblent jeter dans l'air.

Ce sont des instants emprunts d'une magie réservée à de rares élus. Quelques fêtards se croisent sur cette surface humide, ignorant la beauté de ces minutes, la tête embastillée encore dans les effluves d'une nuit qui n'en finit pas d'être ivre.

On entend bientôt les stores métalliques se lever en un bruit théâtral de ferraille. Par-



tout, comme dans une ruche, l'activité gagne du terrain. Des portes claquent, des gens vont et viennent, agitant des chiffons et des balais en une chorégraphie bien réglée de mouches et d'araignées. L'accueil d'une clientèle avide de soleil se prépare et le silence des premières heures, à l'image de la nuit, n'est déjà plus qu'un souvenir égaré dans la facon des gestes qui se multiplient.

Seul encore peut-être, sur les enrochements qui cernent le phare, un héron profite d'une maigre quiétude inquiète. Quelques baigneurs se glissent dans la lumière nue de l'eau.

Ailleurs, faisant écho au calme transparent du héron, des amateurs de chinoïseries développent avec une lenteur presque exaspérante un menuet de mouvements sobres qui semble apaiser le ciel devenu bleu maintenant.

Voilà, les marbres ont été cirés, les cabines nettoyées et séchées. Leurs miroirs sont prêts à recevoir le reflet de ceux qui se changeront là et qui travestiront peut-être, durant quelques heures leur identité pour se fondre dans la foule.

La plage aussi se prépare. Les escaliers qui descendent vers l'eau sont brossés, étrillés. Un surveillant de baignade titube comme un scarabée maladroit sous le poids de la chaise démesurément haute qu'il amène au centre de la jetée. Les galets sont débarrassés de leur habit de mégots et de papiers.

Des poubelles surgissent partout, agencées de bleu selon une lente courbe qui suit la courbe des lieux.

Bientôt, exilés à l'entrée sur les quais, des employés ouvrent la caisse pour une ruée qui ne tardera pas à venir. L'or, ici, c'est le soleil et les cailloux, le ciel et les caillebotis, l'eau et la rugosité du béton inégal.

Le soleil est à son zénith. Ou presque. On oublierait parfois cette bizarrerie bien agréable de l'heure d'été. Mais qu'importe! Les ombres, déjà rares, deviennent inexistantes. Si j'osais dire, l'ombre d'elles-mêmes.

L'atmosphère, lourde et chaude, s'entoure d'une gangue de murmures. Il y a soudainement mille discussions au même moment et qui n'en font plus qu'une, mille voix qui s'élèvent à l'unisson comme les battements

sourds d'un cœur qui pulse d'un unique rythme et laisse l'étrange impression de marcher dans un univers de coton. Une parole seule, confuse, englobante.

Il faudrait se rapprocher de chacun pour saisir le sens de chaque individu, pour distinguer des mots ou des fragments de phrases. Mais cette symphonie fonctionne bien sans qu'on doive s'y intéresser. Ce qui aurait pu n'être que cacophonie devient harmonie.

Il n'y a peut-être que les enfants qui brisent le rythme calme de ce verbe monotone, bruissant comme une vague. L'eau est leur terrain de jeu, les plongeurs, l'espace de tous leurs exploits. Pourtant, même les héros sur les plus hautes plateformes, cèdent leur place aux plus pleutres dans le geste d'un bonheur partagé.

Les heures ont passé. Elles sont parfois épaisses, collantes comme de la mélasse. D'autres fois, elles se montrent plus lucides, plus fluides et coulantes. La géométrie de la foule est mouvante dans cet espace-temps jamais semblable. On dirait un organisme tentaculaire qui joue de ses formes, une immense

paramécie qui flotte dans la moiteur de l'après-midi et se décompose à l'infini.

La nuit n'est pas encore là. On devine le besoin de chacun de s'attarder et de jouir le plus longtemps de cet état de grâce qu'offrent les fins de journée.

Peu à peu, malgré tout, sous le regard fatigué d'employés qui n'ont eu cesse d'œuvrer dix ou douze heures d'affilée, un début de retraite s'annonce; longue procession qui remonte à contre-courant les marches du pont. Il y a sans doute les courses à faire, les amis ou la famille, des obligations peut-être ou des rendez-vous secrets.

Derrière cette longue chenille qui s'étire de plus en plus, restent, malgré le travail attentif d'employés prompts à la propreté, les reliefs inconsolables de la journée: papiers, bouteilles, gobelets, mégots.

Cette nuit encore, après les derniers pique-niqueurs, quelques funambules de l'absurdité viendront danser sur le fil de la jetée, faisant la noce aux étoiles sous le regard du phare, avant que tout, encore et encore, ne recommence aux premières heures.

Le marché bio

Frais, sains, savoureux
les produits de l'agriculture
biologique pour notre santé
et notre planète !



Jeudis de 16h à 20h à St-Jean

Espace couvert de la Maison de Quartier - Bus 7 ou 27, arrêt Contrat-Social

50%

sur vos soins dans 30 instituts de beauté à Genève
[Clarins, Bains de Cressy, Kempinski, Camille Albane, SwissNail Spa]

Commandez votre carte sur

www.geneve-woman.ch



**Camps de vacances
Pour les 4 - 18 ans**

Randonnée ◊ marche en montagne
Voile Δ rafting ○ ballon ≈ baignades
Voyages pour ados en Europe

CPV Info & Inscriptions
www.camps.ch
info@camps.ch
T 022 809 49 79

juillet et août
et toutes les vacances
scolaires

Agis

association genevoise
d'intégration sociale
agis-ge.ch

nous recherchons des bénévoles!

AGIS recherche des bénévoles pour partager
des loisirs avec des enfants, ados et adultes handicapés.
Merci de nous contacter au 022 308 98 10 ou sur www.agis-ge.ch

Papa prévoit tout!

Même le pire...



Chloé

Si l'un de mes parents
venait à disparaître ou devenait invalide,
avec la rente FSMO je pourrais
poursuivre mes projets d'avenir.

FSMO : 130 ANS DE SOLIDARITÉ.
C'est parce que "ça n'arrive pas
qu'aux autres" que plus de 4000
parents adhèrent à la Fondation
FSMO créée en 1872. Aujourd'hui,
une équipe de bénévoles compé-
tents poursuit cette œuvre parce
qu'ils croient à la solidarité que
seule une mutuelle sans but lucratif
est en mesure d'offrir à des condi-
tions accessibles à tous.

Rentes mensuelles par enfant	Cotisations mensuelles AGES D'ENTRÉE		
	-35 ans	35-45	45-55
250.-	4.-	5.50	14.50
500.-	8.-	11.-	29.-
750.-	12.-	16.50	43.50
1000.-	16.-	22.-	58.-

Par personne et par enfant.
Les deux parents peuvent cotiser.

Rente jusqu'à 1000 frs par mois

Ça n'arrive pas qu'aux autres!

Vous aussi, cotisez dès maintenant auprès de la Fondation FSMO.

orphelin.ch  **FSMO**
022 830 00 50

FONDATION DE SECOURS MUTUELS AUX ORPHELINS

SANS BUT LUCRATIF

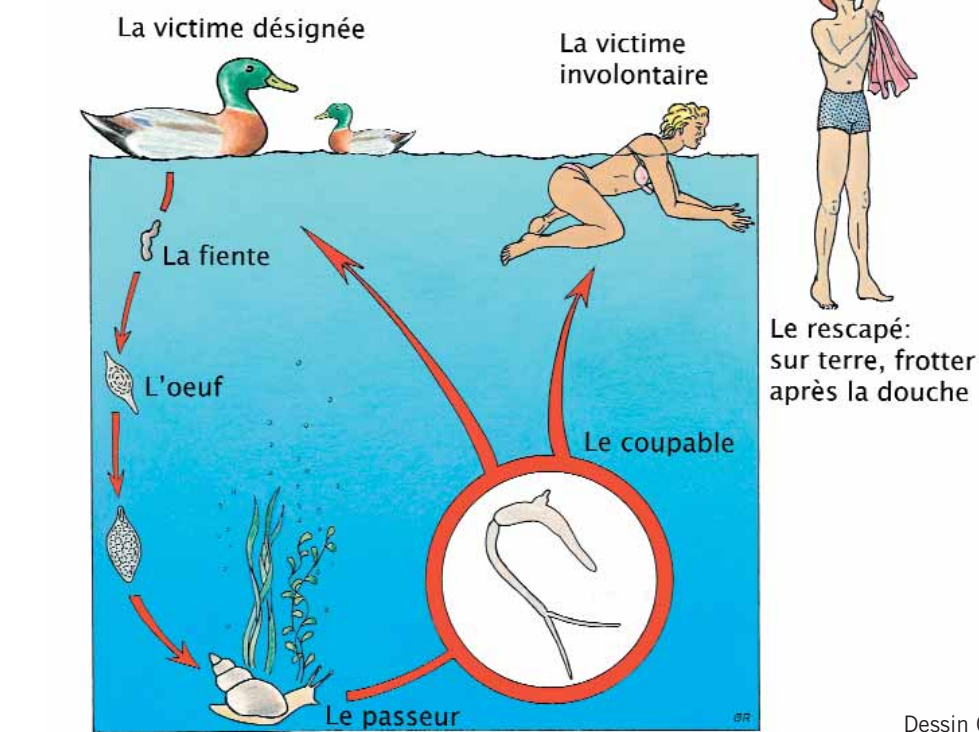
Trichobilharzia ocellata

La très nette amélioration de la qualité des eaux du Léman au cours des vingt dernières années nous a redonné goût à la baignade lacustre. Mais les étés ensoleillés, durant lesquels la température de l'eau se maintient à des niveaux élevés, voient souvent apparaître une affection allergique appelée « dermatite du baigneur », attribuée à tort à des « puces de canard ».

ANDRÉ PIUZ 

Les boutons qui apparaissent quelques minutes ou quelques heures après la sortie du bain et qui provoquent des démangeaisons tenaces, sont en fait liés à la pénétration dans la peau de larves d'un parasite du canard. Il s'agit d'un ver microscopique qui répond au doux nom de *Trichobilharzia ocellata*.

Le *Trichobilharzia*, comme tout bon parasite de son espèce, a un cycle de vie assez complexe qui ne peut se dérouler qu'en présence de conditions favorables. La forme adulte vit dans le système circulatoire des canards (mais aussi des cygnes, fuligules, foulques, grèbes, hérons, bécasseaux, etc.). Les œufs du parasite se retrouvent dans l'eau via les fientes de l'oiseau. Les petites larves qui éclosent vont rapidement chercher un hôte intermédiaire, normalement des escargot d'eau douce (mollusque gastéropode des genre *Lymnaea* et *Radix*). Les larves vont y poursuivre leur évolution sous la forme d'un parasite interne localisé dans la glande digestive. Là, elles se multiplient par division asexuée, permettant au gastéropode de libérer plusieurs milliers de nouvelles larves transformées que l'on appelle « cercaires ». Leur corps est pourvu d'une ventouse ventrale et prolongé par une queue fourchue qui assure leur locomotion dans l'eau. Dispersées aux alentours immédiats du mollusque et attirées par la peau des vertébrés, les cercaires cherchent activement de nouveaux hôtes... en principe à plumes. Mais les larves se fixent aussi bien sur des oiseaux que sur des humains. Dans le premier cas, les cercaires traversent complètement la peau du canard infesté. Elles gagnent alors son système circulatoire, où elles poursuivent leur croissance. Les parasites adultes, qui peuvent mesurer jusqu'à 10 millimètres de long, resteront alors attachés dans les vaisseaux sanguins qui drainent les organes digestifs de leur hôte. Là, leurs œufs, allongés et appointis aux extrémités traverseront la paroi des vaisseaux sanguins pour parvenir finalement dans le



Dessin Gilles Roth

tube digestif. Ils seront alors évacués avec les fientes de l'oiseau... Un nouveau cycle commence.

Mais revenons à nos cercaires qui confondent les humains et les canards. Elles vont chercher à s'infiltrer sous leur peau mais n'y survivront pas. Le cycle de vie du parasite sera alors interrompu, mais les baigneurs ne s'en tireront pas indemnes. Sauf s'ils se montrent plus malins, car ils disposent alors de 5 à 10 minutes pour échapper à deux semaines de démangeaisons intensives: en prenant une douche et surtout en se frottant énergiquement avec un linge afin de faire disparaître le plus de larves possible. Le traitement n'est pas absolu mais permet de s'en tirer avec seulement quelques pustules au lieu de plusieurs dizaines. Un dernier conseil, même s'il est dur à suivre: ne pas se gratter! Non seulement les démangeaisons empirent, mais les pustules risquent de s'infecter. Une aide

La « puce » de canard...

Trichobilharzia appartient à la classe des Trématodes et à l'embranchement des Plathelminthes. Il est apparenté aux vers plats tels les ténias et les douves du foie. Il est également très voisin des schistosomes, agents de redoutables parasitoses humaines dans les régions tropicales (schistosomiasis ou bilharzioses). Dans les cas des schistosomes, le stade redoutable du parasite est le ver adulte, localisé dans certains tronçons du système circulatoire de l'homme, qui est donc l'hôte définitif. Mais pour les vers qui nous concernent ici, il ne s'agit que d'une forme larvaire qui, de surcroît, ne peut traverser entièrement la peau de l'homme, ni se développer dans son organisme.

...n'a rien d'une puce

The Blair Witch Brochet

(son beurre d'écrevisses, sa julienne au wok et tout ça, quoi)



JÉRÔME ESTÈBE

Tapi dans les abysses, la canine assassine et l'œil cruel, le brochet attend sa proie. Il a la dalle, le brochet. Grave. Qu'un brave gardon ou une truitelle insouciant vienne fureter pépère dans son périmètre, et toc! Le brochet jaillit de sa planque et lui plante ses crocs dans le râble à la vitesse de l'éclair. Sauvage. Fulgurant. Impitoyable.

De temps à autre, le brochet, qui n'est pas sans raffinement, se fait un petit extra gastronomique: une poule d'eau, une grenouille, un rongeur poilu. Ou un pauvre petit caneton, tout joyeux à l'idée de s'offrir sa première escapade loin de sa maman. Adios le caneton. Diable que la nature est rosse!

Bref, le brochet, avec sa gueule dentue et ses mœurs bestiales, il te file un peu les chottées. Et ce n'est pas tout. Car non content de faire peur aux petits enfants, le brochet cache une anatomie percluse d'arêtes. Et pas des arêtes d'opérette. Des arêtes en Y, de vrais

crochets, qui exigent un Bac + 13 en épilation pour être extraites sans carnage.

Tout ça pourrait te décourager. Ben t'aurais tort. Car la bestiole, sous ces dehors peu engageants, offre une chair serrée et savoureuse, ferme à la cuisson autant que juteuse, qui ne ressemble à rien de répertorié. Si ce n'est à de la lotte, peut-être, quand on y songe vraiment.

Tout ça pour dire que le Léman grouille de brochets. Que les riverains ne le croquent guère, ou si peu. Et que nous, oui. Tiens, il te branche ce filet de brochet du lac poêlé, beurre d'écrevisses et légumes d'hiver au wok? Non? Tant pis pour toi. Y'en aura plus pour les autres.

Les emplettes. Il faut gentiment demander au poissonnier ou au pêcheur de lever un beau filet d'un brochet fraîchement mis hors d'état de nuire. Récupérez une poignée d'écrevisses en saumure, avec. Chez le marchand des quatre saisons, azymutez trois carottes violettes, deux racines de persil, un radis noir et un petit poireau. C'est tout.

Le beurre. Faites blondir une échalote hachée au fond d'une casserole, ajoutez un filet de citron, une noisette de beurre et les

bienvenue dans ce moment difficile: couvrir les parties touchées avec des compresses froides, puis éventuellement appliquer des crèmes ou lotions contre les irritations. Le corps réagit très peu lors du premier contact, mais la réinfection liée au contact répété avec ces parasites entraînera des symptômes plus intenses et se manifestant plus rapidement.

La plupart des pays européens recensent cette problématique et la répartition de la dermatite du baigneur est même mondiale. La qualité de l'eau n'influence pas directement le cycle de *Trichobilharzia*, mais les apports excessifs de phosphore (engrais), tels que déversés dans le Léman durant les années 80, favorisent l'abondance des plantes aquatiques. Durant les étés chauds et ensoleillés, les zones calmes et peu profondes où prolifère la végétation aquatique verront leurs fonds tapissés de gastéropodes herbivores, alors qu'en surface foisonneront les oiseaux d'eau. Les principaux éléments de la chaîne épidémiologique seront ainsi réunis. L'eau chaude et la forte luminosité stimulant tant l'envie des baigneurs que le développement des larves parasites, les rencontres fortuites seront plus que probables.

Contre ces affections et selon leur intensité, différentes actions sont parfois menées. Sur certains plans d'eau, les oiseaux aquatiques sont capturés et se voient injecter un anti-helminthique (un vermifuge si vous préférez) afin d'éviter le développement du parasite (aux Etats-Unis bien sûr). En d'autres lieux, il est interdit de nourrir les oiseaux aquatiques, afin d'éviter leur sédentarisation à proximité des plages. De même, la chasse aux colverts a parfois été rouverte en hiver, afin de réguler la population de canards. La perturbation physique du milieu de vie des mollusques et leur destruction grâce à une herse agricole tirée sur le fond du lac, ainsi que le fauchage de la végétation aquatique à proximité des plages, sont également pratiqués. Mais dans le Léman, on se débarrasse des cercaires de manière plus douce. Les mesures d'assainissement des eaux ont fait énormément baisser les teneurs en phosphore, entraînant une nette diminution de la végétation aquatique, du nombre d'escargots d'eau et, donc, des larves nageuses des parasites. Leur éradication totale reste toutefois impossible, à moins d'exterminer totalement l'un ou l'autre de ses hôtes.

Aujourd'hui, le meilleur moyen de réduire les risques de dermatite reste donc d'éviter les zones signalées infestées, de nager de préférence au large dans des eaux profondes, dans les rivières où le courant est vif, ou dans les lacs de montagne aux eaux froides. Mais surtout, après le bain... se doucher et se sécher immédiatement en frottant vigoureusement.



Top Slurp

écrevisses coupées en morceaux. Assaisonnez vaillamment. Une pincée de piment. Mixez le tout. Puis malaxez la pâte obtenue avec un bon morceau de beurre un rien ramollo. Une pincée de fleur de sel. Moulez en boudin dans du papier film. Et hop, au congélateur.

Les légumes. Pelez et taillez les légumes en julienne (soit en filaments graciles) avec - rayez les mentions inutiles - une mandoline, une râpe spéciale de la mort, un couteau et plein de patience, un engin technologique, un copain de piscine, beaucoup de bonne humeur. Au moment du miam, poêlez à feu furax au fond du wok, dans un peu d'huile d'olive et une noisette de beurre. Quatre à cinq minutes. Il faut que ça croque. Assaisonnez. Citronnez un tantinet.

Le poisson. Essayez la bestiole. Poêlez côté peau, deux ou trois minutes selon mensuration de l'animal, puis une minute côté chair. Assaisonnez.

La présentation. Très importante. Organisez une carquette végétale circulaire au fond d'une assiette sobre mais griffée. Posez le poisson dessus. Puis une rondelle de beurre dessus le poisson. Vous suivez? Le beurre fond sur le brochet. Le brochet fond sur les légumes. Les légumes, euh...

<http://jeromeestebé.blog.tdg.ch>



Photographie Marius Durand

Le bonheur de nager en eau vive

4'19" Tel est le record à battre pour les accros du chrono qui participeront à la course autour du phare, 13^e du genre. Cette compétition se déroulera le dimanche d'avant la rentrée scolaire, soit le 29 août, pour autant que la température de l'eau affiche les 16 degrés requis. Si les sportifs vont tout faire pour nager plus rapidement que l'an dernier, les autres vont avaler comme ils peuvent ces 400 mètres mouvementés. L'essentiel n'est-il pas de se jeter à l'eau?

On peut se demander d'où vient cette coutume pâquisarde et bon enfant qui voit, une fois l'an, des hordes de nageurs quitter la plage à toute allure au crawl ou à la brasse, viser le phare décoré pour l'occasion, le contourner dans les remous et puis tenter de joindre le polo sous les applaudissements de la foule.



«A l'origine de la course, il y a l'envie de partager avec d'autres usagers le bonheur de la nage en eau vive» raconte Michel Jungi, adepte de la première heure du tour du phare entre copains. Une tournée qu'il effectue si possible tôt le matin, avant le passage des bateaux, équipé parfois d'un masque de plongée pour profiter de son safari aquatique genevois.

«Souvent, les gens ont peur de nager dans le courant. Mais ils osent le faire pendant la course, car elle se fait sous surveillance» relève celui qui participe, depuis le début, à l'organisation de cette animation sportive. «On peut compter sur les sauveteurs du lac, les gardiens des Bains, parfois la police du lac, ainsi que les canoës de l'association Opikanoe qui suivent de près celles et ceux qui ont un peu de difficulté.»

Depuis que Genève Natation s'est joint à l'organisation de ce rendez-vous de fin d'été,

les chronomètres ont fait leur apparition aux Bains, tout comme le pistolet pour marquer le coup d'envoi des différents départs. Car plusieurs groupes se lancent à l'assaut du phare: les sportifs, les sportives, les enfants et la populaire. A chaque catégorie son prix. Mais tous les participants repartiront avec un petit cadeau sur la tête.

Les inscriptions se font le jour même à la Rotonde. Difficile de dire si l'on dépassera cette année les 150 participants. «Cela dépendra bien sûr de la météo et de la température de l'eau» constate Michel Jungi. Des matches de water-polo et des démonstrations très spectaculaires de plongeurs des dix mètres auront également lieu lors de ce dernier après-midi de congé avant la rentrée scolaire.

FNY

**Course autour du phare
dimanche 29 août dès 14h**

Deux hammams pour transpirer tout l'été

Il y a une quinzaine d'années émergeait l'idée de créer aux Bains un espace saunas-hammam. L'autonomie financière est aujourd'hui réalisée durant la saison d'hiver, celle-ci ayant même supplanté la saison d'été.

Les installations hivernales ont une longue histoire. L'offre est passée d'un seul sauna et d'une salle de repos pour la modique somme de 5 francs, à deux saunas, deux hammams, un bain turc, une salle de repos et la Rotonde à disposition des usagers. Cet agrandissement s'est réalisé dans la durée, notamment pour

des raisons financières. En effet, toutes les installations hivernales ont été financées par l'AUBP sur le bénéfice des premiers exercices de gestion. Elles lui appartiennent donc, excepté le grand hammam qui a été financé à hauteur de 90 000 francs par la Loterie Romande. Leur coût total est de l'ordre de 600 000 francs.

L'ouverture du hammam durant la saison estivale, testée en 2008, a rencontré l'unanimité des usagers. Beaucoup de clients ont en effet exprimé leur contentement de voir ces installations ouvertes toute l'année. Cette activité permet à l'AUBP d'assurer une présence permanente en été et par tous les temps.

La clientèle, très variée, est composée de touristes de passage venant des hôtels environnants et d'habitues venant chaque semaine, voire plusieurs fois par semaine. Nous défendons un lieu de ressourcement, de calme et de

respect où l'intimité de chacun doit être préservée. Nous constatons avec plaisir la présence de plus en plus de familles. Deux nettoyeurs sont sur place tous les matins à 4h. La plage ainsi que toutes les installations nécessitent un nettoyage quotidien complet. Un grand merci à ces travailleurs de l'ombre!

Groupe sauna

Dès le 1^{er} mai 2010, le grand hammam mixte et le petit hammam, réservé aux dames, sont ouverts tous les jours de 9h à 20h. Bonne nouvelle: il n'y aura pas d'augmentation de prix pour septembre.

Le groupe de travail sauna, créé en août 2008, se réunit tous les premiers mercredis du mois. Il est à la recherche d'une usagère ou d'un usager désireux de le rejoindre.

360° ou la recherche du milieu de Genève

Il est près de quatre heures du matin, ce 15 août 2009. Après 36 heures de tournage aux Bains des Pâquis, nous sommes écrasés de fatigue...

MARTIN MOLL

La journée se lève tandis que nous chargeons nos boîtes, caméras et trépieds dans la voiture. Mais déjà, nos pensées se tournent vers Shanghai, où l'on verra dans quelques mois les scènes qui viennent d'être prises aux Bains. En vue de l'Exposition universelle Shanghai 2010, Genève, Bâle et Zurich ont développé une réflexion sur le thème des meilleures pratiques de gestion urbaine. Ces trois villes sont parvenues à une présentation commune de leur projet. Une exception, soit dit en passant, puisque sur les 55 pavillons réalisés par les villes, seul celui des Suisses a joué la carte de la collaboration.



Comme producteurs de films basés à Zurich, nous avons la chance unique de pouvoir produire des films panoramiques 360°, qui sont l'attraction principale à l'intérieur du pavillon. Le concept retenu étant de présenter à la fois une vue complète et en mouvement d'un lieu, ainsi que la vie qui s'y déroule durant toute une journée. Il fallait trouver à Genève un site qui montre autant les atouts de la ville – lac, architecture, paysage – que la vie de ses habitants. C'est tout naturellement que le choix s'est porté sur les Bains des Pâquis, où nous avons installé notre caméra giratoire sur trépied motorisé.

Nous avons fait peu à peu connaissance avec les Bains des Pâquis, un vrai bijou hors du temps. Nous avons eu le privilège de vivre 36 heures dans ce microcosme fascinant, en prenant le temps de prendre son pouls, de suivre son rythme journalier, de découvrir son univers de clients, entre belles de jour, gros musclés, enfants, sportifs et familles. On s'est laissé séduire par les Aubes musicales et la buvette sympa, en ayant toujours le sentiment de nous trouver entre de bonnes mains. Toutes ces impressions se sont gravées dans notre mémoire, sous le soleil d'une journée exceptionnellement chaude.

Nous sommes repartis vers Zurich avec la nostalgie de ce lieu unique. Avec des impressions d'eaux claires pleines de nageurs, alors que dans les années 70 le Léman était si pollué que la natation y était parfois interdite. Aujourd'hui, ces eaux alimentent la plus grande partie du canton en eau potable.

Je reviendrai certainement aux Bains. Il me manque encore l'expérience du hammam, du massage et du Tai Chi.

Aubes musicales

19 juillet-5 septembre

Concerts et spectacles musicaux gratuits
tous les matins à 6h

LUNDI 19 JUILLET Ellen Honert (jazz et musique brésilienne)
MARDI 20 JUILLET Trio Angelo Guarino, Claude Jordan, Jean-Philippe Geiser (folk-jazz)
MERCREDI 21 JUILLET Quartet Darnis et compagnie (jazz)
JEUDI 22 JUILLET Sextet Cantos de Amor y de Odio (musique sud-américaine)
VENDREDI 23 JUILLET Catherine et Manuel Calderon (guitare et soprano)
SAMEDI 24 JUILLET Sextet Taiyo (musique classique)
DIMANCHE 25 JUILLET Alenko (chansons soul-circus-électro)
LUNDI 26 JUILLET Alexandre Babel (batterie et percussions solo)
MARDI 27 JUILLET Trio Ironie du son (ethno-jazz)
MERCREDI 28 JUILLET Eduardo Kohan (saxophone solo)
JEUDI 29 JUILLET Musique égyptienne
VENDREDI 30 JUILLET Duo Inaka, clarinette et harpe (musique contemporaine)
SAMEDI 31 JUILLET Danse antillaise avec l'orchestre Sa Kai et un professeur pour faire danser le public
DIMANCHE 1^{er} AOÛT Yodlers Club Alphüttli de Genève (ensemble de yodle)
LUNDI 2 AOÛT Trio Gypson Five (musique tzigane et arabe)
MARDI 3 AOÛT Trio new (s)peak (musique expérimentale, textes, images)
MERCREDI 4 · JEUDI 5 AOÛT Spectacle musical «Plouf dans l'Aube» Tour de chant – Tour des Bains
VENDREDI 6 · SAMEDI 7 · DIMANCHE 8 · LUNDI 9 AOÛT Spectacle musical «Des Pâquis... d'envie» Marc Liebeskind
MARDI 10 AOÛT Trio Brasilam (musique brésilienne)
MERCREDI 11 AOÛT Quartet Rude Egard (musique manouche)
JEUDI 12 AOÛT Danse africaine avec un orchestre et un professeur pour faire danser le public
VENDREDI 13 AOÛT «Vous nommez le jour» (performance sonore et visuelle faite par 3 femmes)
SAMEDI 14 AOÛT Flamenco (danse, chant, guitare)
DIMANCHE 15 AOÛT Vuelta Suspendida trio (folklore chilien revisité)
LUNDI 16 AOÛT Musique népalaise
MARDI 17 AOÛT Trio NK et Ernie Odoom (jazz et funk acoustique)
MERCREDI 18 AOÛT Chœur de 12 femmes
JEUDI 19, VENDREDI 20, SAMEDI 21, DIMANCHE 22 AOÛT Spectacle musical «Les improvisés de l'aube» Fanfareduloup Orchestra
LUNDI 23 AOÛT Poupin Trio (jazz)
MARDI 24 · MERCREDI 25 · JEUDI 26 · VENDREDI 27 AOÛT Spectacle musical «Oratorio pour mille Antigones». Texte dit par Philippe Campiche, musique de Maël Godinat Piano, violoncelle, harpe
SAMEDI 28 · DIMANCHE 29 AOÛT Performance pour 10 cuivres de Pascal Schaar Autour de la musique de la Renaissance
LUNDI 30 · MARDI 31 AOÛT MERCREDI 1^{er}, JEUDI 2, VENDREDI 3, SAMEDI 4 SEPTEMBRE Carte blanche au Conservatoire populaire de musique, danse et théâtre
DIMANCHE 5 SEPTEMBRE Mandolinata de Genève (orchestre de mandolines et guitares)



PLONK & REPLONK

© image Plonk & Replonk / Musée du Léman, Nyon

DIMANCHE 20 JUIN



LANCEMENT DU 2^e NUMÉRO DU JOURNAL DES BAINS. PROCLAMATION DE LA RÉPUBLIQUE INDÉPENDANTE ET ÉPHÉMÈRE DES BAINS DES PÂQUIS

Pose de la borne frontière, dès 15h

LUNDI 21 JUIN



ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE L'AUBP À 20h

LUNDI 5 JUILLET



ROUE LIBRE

L'association de cyclistes urbains et de coursiers à vélos Roue libre organise dès 14h aux Bains un championnat de Goldsprint sur son tout nouveau système (course de vélos statiques). Éliminatoires dès 15h, finale à 20h. Renseignements: www.rouelibre.org

DU 19 JUILLET AU 5 SEPTEMBRE LES AUBES MUSICALES

voir le programme complet ci-contre

MERCREDI 14 ET VENDREDI 16 JUILLET



DÉCOUVERTE

Deux après-midi de découverte des biotopes lacustres pour les enfants de 8 à 15 ans, avec l'association Libellule. Inscriptions à la Rotonde.

DIMANCHE 1^{er} AOÛT



FÊTE NATIONALE

La Fête nationale dans toute sa diversité avec lancer de la pierre des Bains, concours de ricochets et tournoi de lutte au caleçon dans l'eau. Tournoi de jass et fondue, forcément.

SAMEDI 14 ET DIMANCHE 15 AOÛT



TRIATHLON

DIMANCHE 29 AOÛT



13^e COURSE AUTOUR DU PHARE (lire page 22)

FIN DE LA HAUTE SAISON

DU 30 AOÛT AU 17 SEPTEMBRE



La plage est ouverte de 10h à 18h
Les hammams sont fermés

SAMEDI 18 SEPTEMBRE



Réouverture des installations d'hiver, sauna, hammam, bain turc et cabane à fondue.

DIMANCHE 26 SEPTEMBRE



TOURNOI DE BOULES «TRIPLETTE MIXTE»

JOURNAL DES BAINS



Le journal de l'AUBP
Association d'usagers des Bains des Pâquis
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
www.bains-des-paquis.ch

Rédactrice responsable Françoise Nydegger

Rédaction Armand Brulhart, Philippe Constantini, Serge Arnould, Fausto Pluchinotta

Conception graphique
Pierre Lipschutz, www.promenade.ch

Finances et administration
Hugues Richard

Ont collaboré à ce numéro
Albertine, Thomas Bochet, Nicolas Chuard, Marius Durand, Jérôme Estèbe, Jean Firmann, Steeve Iuncker, Aloys Lolo, Fred Merz, Martin Moll, André Piuze, Plonk & Replonk, Denis Ponté, Marco Rampini, Jean Revillard, Gilles Roth, Bertrand Tappolet, René Ulmann, Nic Ulmi, François Wavre

Prix du numéro: CHF 2.–

Publicité
Helena de Freitas, tél. 022 741 22 90
pub@sillage.ch www.sillage.ch

Impression
CIE Centre d'impression
Edipresse
Tirage: 5000 exemplaires

Journal imprimé sur du papier certifié FSC



Sources mixtes
Groupe de produits provenant de forêts bien gérées, d'autres sources contrôlées et de bois ou de fibres recyclés

Cert. no. SGS-COC-004685
www.fsc.org
©1996 Forest Stewardship Council

© 2010, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

Prochaine parution: automne 2010
Délai rédactionnel: 3 septembre 2010

Ecrivez-nous!

Quai du Mont-Blanc 30 · 1201 Genève
journal-des-bains@aubp.ch

